

Cote 562

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

BLANCHE
ET MONTCASSIN,
OU
LES VÉNITIENS.
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

*Représentée pour la première fois, sur le
Théâtre Français de la République, le 25
Vendémiaire an 7.*

PAR LE C. ARNAULT.

Et chez eux la justice a l'air de la vengeance.
DUCIS: *Othello*, acte III.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A PARIS,

Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire, rue
Christine, n^o. 12.

AN SEPTIÈME.

DES COSTUMES A OBSERVER.

LE costume du doge est une tunique de velours rouge, par-dessus laquelle il porte un ample manteau d'étoffe d'or à manches très-large et orné d'un ample collet d'hermine; sa coiffure est un bonnet de forme particulière, connu sous le nom de Corne ducale.

Les Inquisiteurs portent simplement une robe noire à larges manches, sur une tunique violette tombant à peu-près à mi-jambes. Ils sont décorés de l'étoile d'or; large bande d'étoffe d'or fixée sur l'épaule gauche par un bouton, et qui pend librement devant et derrière.

Le seul Capello quitte, au second acte, ce costume pour l'habit civil, et ne le reprend qu'au cinquième. Les loix somptuaires ne contraignaient les nobles à porter les habits et les marques de leurs fonctions que lorsqu'ils étaient en public.

Montcassin porte simplement l'habit civil du commencement du dix-septième siècle. Cet habit doit être plus élégant que somptueux. Montcassin n'est pas armé. Les loix ne le permettaient pas.

On a donné au prêtre le costume que les évêques portaient à l'époque où se passe l'action.

Les sages grands : robes noires à larges manches, sur des tuniques violettes; quelques-uns peuvent porter l'étoile d'or, les autres porteront l'étoile violette.

Le grand chancelier : robe rouge fourrée d'hermine, ainsi que les trois avogadors; lui seul portera l'étoile d'or.

Les nobles vénitiens : partie en noir et violet, partie en noir.

Les agens subalternes, tels que les greffiers, huissiers et secrétaires, portent la robe noire à manches étroites, par-dessus la tunique noire.

Tous les magistrats, à l'exception du doge, ont pour coiffure une toque noire.

Les principaux magistrats doivent être placés sur une estrade près du doge, dont le trône est élevé sous un dais.

Le reste du conseil est indifféremment réparti sur des gradins.

Le chancelier doit avoir une place distinguée et un bureau particulier.

Les secrétaires sont auprès du doge; les huissiers se tiennent debout.

A B U O N A P A R T E ,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

VOICI le nouvel enfant de mon coeur. Il prétend moins à étonner qu'à attendre , à séduire par de nouvelles idées qu'à toucher par l'expression ingénue des sentimens qui seront de tous les tems. Intéresser un moment est toute son ambition. Ami des arts , c'est à vous que je l'offre.

Membre de la première société savante et littéraire de l'Europe , n'en faites-vous pas votre plus beau titre ? Pendant le court intervalle qui sépara les victoires de l'Italie de la conquête de l'Egypte , sans cesse entouré d'artistes et de savans , ne vous plaissez-vous pas à vous enrichir de leurs lumières , en les éclairant de vos réflexions ? à jouir de la confiance de leurs travaux perfectionnés souvent par vos observations judicieuses et profondes ?

Rappelez-vous ces doux momens.

Tantôt le vénérable auteur de *Paul et Virginie* remplissait l'une de vos utiles soirées , par l'éloquente peinture des derniers momens de Socrate ; tantôt l'auteur d'*Agamemnom* nous éblouissait des nouvelles richesses qu'il a conquises sur cette Memphis que vous avez subjuguée depuis ; tantôt le chantre d'Abel nous faisait applaudir à ces vers immortels où sont peints les avantages du souvenir et les charmes de la mélancolie , tandis que l'énergique et bon Ducis encourageait les efforts des jeunes rivaux avec cette chaleur et cette franchise qui caractérisent sa jeunesse sexagénaire.

Il me fallut descendre aussi dans l'arène. J'y parus avec cette *Blanche* que j'avais rapportée d'Italie.

Jamais l'appareil d'une première représentation ne m'en imposa davantage que l'aspect de l'assemblée qui devait prononcer sur la sœur d'*Oscar*. Blanche séduisit ses Juges ; ses larmes firent couler les leurs. Vous pleurâtes vous-même...

Pendant une catastrophe terrible ne terminait pas alors le cinquième acte. Mon héroïne, au désespoir, offrait à *Capello*, pour prix du salut de son amant, une main que ce héros avait le courage de refuser en sauvant son rival. „ Je regrette mes larmes, me dites-vous. Ma douleur n'est qu'une émotion passagère, dont j'ai presque perdu le souvenir „ à l'aspect du bonheur des deux amans. Si leur malheur eût été irréparable, la profonde émotion qu'il eût excité, m'aurait poursuivi jusques dans mon lit. Il faut que le héros meure “.

Je le sentais aussi : mais comment rendre cette mort dramatique, si je ne conservais à *Capello* la générosité de son caractère ? Maître de sa passion, mais esclave de sa probité, il fallait que son devoir lui fit une nécessité de la rigueur. Depuis long-tems j'en cherchais vainement le moyen ; votre génie échauffa le mien. Un conseil de Buonaparte devait produire une victoire.

C'est avec ce seul changement que mon ouvrage a été offert au Public qui l'a honoré d'un accueil semblable à celui qu'il reçut de vous.

Je vous l'adresse. Puisse-t-il vous parvenir parmi ces peuples que vous avez soumis, ou vous atteindre au milieu de ces déserts que vous traversez sur l'aile de la victoire ! Puisse-t-il rendre un instant le cœur du héros aux jouissances paisibles de l'homme privé, aux sentimens des arts et de l'amitié ! c'est une source d'eau fraîche que vous aurez rencontrée au milieu des sables ardents. Ne dédaignez pas de vous y désaltérer : ce n'est pas perdre son tems que se délasser.

Vous n'en poursuivrez pas moins cette route que votre génie pouvait seul se frayer ; et que vos seules

forces peuvent parcourir. Quels que soient vos projets, soit que vous menaciez en Asie les établissemens qui font la source de l'opulence Britannique, soit que l'inconcevable politique des nouveaux alliés de la Russie vous rappelle en Europe, sous les murs de leur capitale ; tout vous réussira. Vous savez concevoir et vouloir. Il n'existe pour vous d'autres obstacles que ceux que ne pourraient surmonter les forces humaines que vous avez étendues.

Adieu, je vous aime comme je vous admire.

ARNAULT.

Paris, ce 24 brumaire an 7.

PERSONNAGES.

<p>ANTONIO PRIULI , doge de Venise ,</p> <p>CONTARINI ,</p> <p>CAPELLO ,</p> <p>LORÉDAN ,</p> <p>MONTCASSIN ,</p> <p>PISANI , greffier du conseil des Trois ,</p> <p>DONATO , huissier du conseil ,</p> <p>UN PRETRE ,</p> <p>BLANCHE ,</p> <p>CONSTANCE ,</p> <p>SIX SAGES GRANDS ,</p> <p>LE CONSEIL LES DIX ,</p> <p>SIX CONSEILLERS DU DOGE ,</p> <p>LES TROIS AVOGADORS ,</p> <p>LE GRAND CHANCELIER ,</p> <p>PLUSIEURS SECRÉTAIRES ,</p> <p>NOBLES VÉNITIENS ,</p> <p>HUISSIERS ,</p> <p>QUATRE TÉMOINS.</p> <p>DOMESTIQUES DE CONTARINI.</p>	<p>Les Citoyens ,</p> <p>LA CAVE.</p> <p>VANHOVE.</p> <p>BAPTISTE aîné.</p> <p>DROUIN.</p> <p>TALMA.</p> <p>BERVILLE.</p> <p>COSTE.</p> <p>DUVAL.</p> <p>La cit. VANHOVE.</p> <p>La cit. SUIN.</p> <p style="font-size: 3em; line-height: 1;">}</p> <p>Formant le Grand-Conseil.</p>
---	---

La scène est à Venise.

B L A N C H E
ET MONTCASSIN,
T R A G É D I E.

A C T E P R E M I E R.

*Le théâtre représente la salle du grand-conseil,
dans le palais de Saint-Marc.*

S C E N E P R E M I E R E.

PRIULI, CONTARINI, CAPELLO,
L'OREDAN, NOBLES VÉNITIENS,
MONTCASSIN [*debout au milieu du sénat.*]

P R I U L I.

G É N É R E U X étranger , vengeur de cet État ,
Jouissez des transports du peuple et du Sénat.
En proie à la fureur d'une infâme entreprise ,
Sans vous nous périssions : sans vous cette Venise ,
Souveraine des mers dont on la voit sortir ,
Un jour plus tard , une heure . . . allait s'anéantir.
La liberté croulait ; et cette république
Qui par sa force autant que par sa politique ,
Sut , malgré tant de Rois , maintenir sa splendeur ,
Succombait sous l'effort d'un simple ambassadeur.
Oui , du conseil des Dix si l'active prudence
Du ministre espagnol renversa l'espérance ,
Si d'un vaste complot brisant tous les ressorts ,
Comme au - dedans Venise est vengée au - dehors ;
Le salut de l'Etat fut deux fois votre ouvrage.
De la sécurité dissipant le nuage ,
Vous fîtes mesurer à nos yeux effrayés

BLANCHE ET MONTGASSIN,

La profondeur du gouffre entr'ouvert sous nos pieds.
 C'est votre bras , sur-tout , qui , dans Bresse alarmée ,
 Des brigands ralliés exterminant l'armée ,
 Par ce dernier effort acheva d'étouffer
 Un parti renaissant et prêt à triompher.
 Le sénat a long-temps cherché dans sa justice ,
 Un prix qui fût égal à ce double service.
 Ce prix , brave Français , il croit l'avoir trouvé
 Dans l'éclatant honneur qui vous est réservé.
 Inscrit au livre d'or , que votre nom se lise
 Parmi ceux des héros fondateurs de Venise.
 Par ce grand privilège à vos vertus offert
 Du conseil désormais l'accès vous est ouvert.
 Qu'à le justifier votre zèle s'applique ,
 Au sénat comme aux camps servez la république.

MONTGASSIN.

Je l'obtiens donc ce rang que j'osai désirer !
 Au bonheur désormais je puis donc aspirer !
 Doge , ah ! de la faveur dont le sénat m'honore ,
 Si plus que mon orgueil mon cœur jouit encore ,
 C'est que mes sentimens , bien plus que mes exploits ,
 Peut-être à tant d'honneur m'ont donné quelques droits.
 Né pour l'indépendance , aux rives de la Seine ,
 Sujet d'un roi , mon ame était républicaine.
 Aux bienfaits mendies , aux serviles grandeurs ,
 Préférant de Venise et les loix et les mœurs ,
 En voyageur d'abord j'ai voulu les connaître.
 Bientôt de m'éloigner je n'ai plus été maître ;
 Retenu sur ces bords , et pourquoi le cacher ?
 Par le plus doux lien qui m'y puisse attacher ,
 Lorsque des étrangers j'ai vaincu la furie ,
 Quoi qu'étranger pour vous , j'ai servi ma patrie.

Il s'assied.

CONTARINI.

Celui qui l'a deux fois arrachée au danger
 Pour Venise jamais ne fut un étranger ;
 Et dans le rang illustre où notre voix l'appelle ,
 Des sénateurs , sans doute , il sera le modèle.
 Mais envers un héros , si , pour mieux s'acquitter ,

TRAGÉDIE.

5

Le sénat, de nos loix, croit pouvoir s'écarter,
 Ne peut-il, pour dompter les brigues renaissantes,
 Ajouter à ces loix, sans doute, insuffisantes?
 Du complot de Badmar, qu'enfin la profondeur
 Vous apprenne à juger de tout ambassadeur.
 Tandis que ce ministre à force d'artifices,
 Malgré la multitude et le rang des complices,
 Aux yeux les plus pèrgans déroba son projet;
 Les conseils de l'Etat avaient-ils un secret
 Dont ce fourbe aussi-tôt n'obtint la connaissance?
 Soit que de nos discours surprenant l'imprudence,
 Consommé politique, avec habileté,
 Il sût dans un seul mot saisir la vérité;
 Soit qu'à ce corrupteur, malgré les loix sévères,
 De l'Etat, un perfide ait vendu les mystères.
 De là, tous les malheurs qui vous ont alarmés
 Vos projets traversés aussi-tôt que formés;
 L'audace des brigands que l'Espagne encourage;
 Le mépris de l'Europe, et bientôt l'esclavage.
 Ah! si l'Etat permet qu'on vienne impunément
 Epier le secret de son gouvernement,
 Aux espions titrés qu'il fasse au moins connaître
 Qu'en vain dans le sénat ils chercheraient un traître.
 Frappant du même coup, par un sage décret,
 Et sur l'homme cupide, et sur l'homme indiscret;
 Dévouons, sans égard, à la mort la plus sûre,
 Tout sénateur, tout noble imprudent et parjure,
 Qui communiquerait, aux mépris de la loi,
 Avec l'ambassadeur ou d'un peuple ou d'un roi.

C A P E L L O.

Noble Contarini, je n'ai pas vu sans crainte
 Le secret de l'Etat sortir de cette enceinte:
 Mais je ne pense pas que pour l'y renfermer,
 De la loi proposée il faille encor s'armer.
 Ce serait donc en vain que notre politique,
 Fondant sur le soupçon la sûreté publique,
 Des derniers Citoyens aux premiers Sénateurs,
 Etendit le pouvoir des trois Inquisiteurs?

B

Que présent en tous lieux , en tous lieux invisible ,
 Ce Conseil vigilant , tutélaire inflexible ,
 Dans l'intérêt présent , cherchant ses seules lois ,
 Accuse , instruit , prononce , et punit à la fois ?
 Dira-t-on que Bedmar , égarant sa prudence ,
 Ait de ce Tribunal prouvé l'insuffisance ?
 Mais si ce Tribunal fut une fois trompé ,
 A quelle loi , Seigneur , n'a-t-on pas échappé !
 Eh ! par une rigueur , que rien ne doit restreindre ,
 Est-ce le criminel que vous allez atteindre ?
 C'est l'innocent , à qui vous faites tôt ou tard
 Un crime de l'erreur et même du hasard.
 Et si nous l'adoptons cette loi trop funeste ,
 Quelle est la liberté qui désormais nous reste ?
 Esclaves du pouvoir , il est temps de borner
 Le prix que nous mettons au droit de gouverner ;
 Il est temps d'empêcher qu'une fausse prudence ,
 Nous accablant du poids de notre indépendance ,
 Ne nous en fasse un joug plus rude à supporter
 Que le joug qu'un tyran pourroit nous apporter.

L O R E D A N.

Non , la loi proposée , en son objet restreinte ,
 Au Tribunal des trois , ne porte aucune atteinte.
 Tendante au même but , elle aide à prévenir
 Un forfait moins facile à prouver qu'à punir.
 A quel signe en effet , pouvez-vous reconnaître
 Quel est ou l'indiscret , ou le faible , ou le traître ,
 Parmi tant d'imprudens exposés au danger ,
 Qui toujours environne un Ministre étranger ?
 La loi nouvelle au moins , en étendant le crime ,
 Au premier pas l'atteint , ou plutôt le réprime ;
 Et quand , pour l'éluder , un traître auroit recours
 Aux plus discrets agens , aux plus obscurs détours ,
 C'est l'avoir su contraindre à donner des indices ,
 Que savoir le contraindre à chercher des complices ;
 Que savoir l'arracher à cette intimité ,
 Seul garant jusqu'ici de son impunité !
 On dit qu'à l'innocent la rigueur peut s'étendre

Et dès qu'aux Citoyens la loi s'est fait entendre ,
Quiconque a méconnu son souverain accent ,
Peut-il devant la loi se prétendre innocent ?
Mais aveugle et cruelle , en frappant la victime ,
La loi , dans une erreur , peut condamner un crime !
J'en gémis : mais faut-il cruellement humain ,
Pour fuir un mal douteux , souffrir un mal certain ?
Méprisant les leçons et d'Athène et de Rome ,
Faut-il perdre l'Etat pour sauver un seul homme ?

MONTCASSIN, *avec chaleur.*

Eh ! qu'a donc cette loi qui vous doit effrayer ?
Vous qui la combattez , pouvez-vous oublier ,
Quel crime méditait un Ministre perfide ?
Quels moyens préparaient son succès homicide ?
Voyez de toutes parts , ouverte à l'étranger ,
En théâtre d'horreurs Venise se changer ;
Malgré la paix , en proie aux fureurs sacrilèges ,
L'un vainqueur irrité , révoltans privilèges ,
Voyez , à la lueur de son toit embrasé ,
Le Citoyen paisible en son lit écrasé.
Avec les assassins , voyez au sein des flammes ,
L'opprobre atteindre encor vos filles et vos femmes ;
Les temples profanés et les cachots ouverts ;
Des juges égorgés , les tribunaux convertis ;
Et près de son aïeul , qu'en vain respecta l'âge ,
L'enfant seul au berceau gardé pour l'esclavage !
Voilà les vrais malheurs qu'il vous faut prévenir ;
Qu'il vous faut réprimer jusque dans l'avenir.
En vain m'allègue-t-on qu'en sa rigueur extrême ,
Le Sénat imprudent n'accable que lui-même :
Eh ! n'est-ce pas sur-tout aux ministres des lois
Qu'il sied d'apprendre au peuple à supporter leur poids ?
A tout sacrifier à l'intérêt unique ,
Qui pour tout homme libre est dans la république.

CAPELLO.

Sénateurs , il est vrai , cet intérêt pressant
Veut qu'on immole tout , . . . tout , hormis l'innocent.
Et malheur au pouvoir qui croit par l'injustice

12 **BLANCHE ET MONTCASSIN.**

De sa grandeur sanglante assurer l'édifice :
Il croulera bientôt avec son faible appui ;
Et le sang innocent retombera sur lui.
Contre un hasard injuste , en l'équité du juge ,
Aux prévenus du moins accordons un refuge.
Que le Conseil des Trois , toujours autorisé
A décider du sort de tout noble accusé ,
Suppléant à vos lois , puisse en cette occurrence ,
De la réalité distinguer l'apparence ;
Et contre la rigueur , tout puissant une fois ,
Opposer sa prudence aux erreurs de ces lois.
Repoussant à ce prix la terreur qu'il m'inspire ,
Au décret le premier je suis prêt à souscrire.

(*Une grande partie du conseil se lève.*)

P R I U L I.

Du sénat presque entier vous exprimez l'avis.

(*Aux huissiers.*)

Vous , à qui cet emploi de tout tems fut commis ,
Qu'avec sa loi sévère , à l'instant promulguée ,
La vertu du sénat soit aussi divulguée.

(*Il se lève.*)

Publiez que tout homme admis dans le sénat ,
Rebelle à cette loi , devient traître à l'Etat ;
Et soumis , comme traître , au tribunal suprême ,
Dont le pouvoir s'étend sur le doge lui-même.

(*Au sénat.*)

Mais de tous ses devoirs on n'est pas acquitté ,
Si l'on n'a satisfait à la Divinité.
Au temple de Saint-Marco , orné d'un faste auguste ,
Courons donc rendre grâce au Dieu bon , au Dieu juste ,
Qui de la République a deux fois écarté
La ruine des lois et de la liberté.

(*à Montcassin.*)

Et toi , jeune étranger , viens jouir de ta gloire ;
Viens retrouver encor le prix de ta victoire

Dans ces cris enivrans qu'un peuple admirateur,
Elève en son transport vers un libérateur.

MONTCASSIN.

Oui, des plus grands travaux ces cris sont le salaire.

(*A part sur le devant de la scène.*)

Mais, Blanche, si jamais ils ont droit de nous plaire,
C'est quand de toutes parts, noblement proclamé,
Notre nom retentit jusqu'à l'objet aimé.

(*Il sort avec le doge; le reste du sénat suit.*)

SCÈNE II.

CONTARINI, CAPELLO.

CAPELLO.

Souffrez, Contarini, qu'avec vous je m'explique.

CONTARINI.

A m'outrager toujours votre haine s'applique.

CAPELLO.

Dans l'important débat qui vient de s'engager,
Vous combattre, Seigneur, est-ce vous outrager?

CONTARINI.

Puisque vous m'y forcez, j'avourai ma surprise;
Elle est grande, elle est juste; et je crois que Venise
Ne soupçonnera pas que l'avis adopté,
Par un inquisiteur ait été présenté.

CAPELLO.

Ministres de rigueur, et non pas d'injustice,
Tous deux nous remplissons un douloureux office;
J'aime à m'en consoler, quand l'austère équité
Me permet l'indulgence envers l'humanité.

CONTARINI.

Indulgence! ah! plutôt faiblesse utile au crime,

Qui nous traîna deux fois sur les bords de l'abîme.
Faiblesse inexorable !

C A P E L L O.

Ah ! moins qu'un tel discours.
Sévère inquisiteur ! ainsi , presque toujours ,
La vertu qui nous manque est celle qui nous blesse.
Ainsi , quand l'indulgence à vos yeux est faiblesse ,
Je pourrais à mon tour , par l'exemple irrité ,
Ne voir dans la rigueur qu'insensibilité.
J'en suis loin toutefois. Indulgens ou sévères ,
Je crois à la vertu dans tous les caractères ,
Quand malgré sa mollesse , ou malgré sa roideur ,
On sait à ses devoirs asservir son humeur ;
Quand on sait respecter la volonté suprême ,
Dans l'avis adopté contre notre avis même.

C O N T A R I N I.

Mon devoir , quoiqu'ici vous puissiez m'observer ,
Sans doute est d'obéir , mais non pas d'approuver.
Pour forcer mon suffrage , il faudrait me convaincre ,
Et des préventions que je ne saurais vaincre :
Me disent que par nous l'Etat est compromis.
Oui , comme nos aïeux , l'un de l'autre ennemis ,
La haine , et non l'effroi d'une loi nécessaire ,
Vous rend de mon avis l'imprudent adversaire.

C A P E L L O.

Vous me connaissez mal. Une fois au sénat ,
L'homme privé toujours fit place au magistrat ;
Et de nos deux maisons la haine héréditaire ,
Jamais au bien public ne m'y rendit contraire.
Je dirai plus encor ; de cette inimitié ,
C'est en vain que mon cœur se serait méfié.
J'en fus exempt , Seigneur ; et trop souvent , peut-être ,
Si vos emportemens ne m'avaient fait connoître
Dans quel injuste rang vous m'avez toujours mis ;
Je ne me saurais pas entre vos ennemis.

C O N T A R I N I.

Avec indifférence , en vos mains étrangères ,

Puis-je donc voir mes biens envahis par vos pères ?
 Puis-je en effet penser que , sur vos droits trompé ,
 Vous vous croyez acquis ce qu'ils ont usurpé ?
 En vain nos sénateurs , par des lois solennelles ,
 Ont cru de nos aïeux terminer les querelles ;
 Ils n'ont pas étouffé ces longs ressentimens ,
 Qui d'âge en âge iront diviser leurs enfans.

C A P E L L O .

A ce dernier malheur n'est-il point de remède ?
 Légitime héritier des biens que je possède ,
 Je n'y puis renoncer sans blesser à la fois ,
 Et le respect du sang , et le respect des lois.
 Mais sont-ils sans retour hors de votre famille ?

C O N T A R I N I .

Comment ?

C A P E L L O .

Contarini , vous n'avez qu'une fille ?

C O N T A R I N I .

Pour elle et non pour moi j'ai regretté ces biens.

C A P E L L O .

Ne peut-on réunir et ses droits et les miens ?

C O N T A R I N I .

Que me proposez-vous ?

C A P E L L O .

Tout ce que je désire.

C O N T A R I N I .

Quoi ! vous aimeriez Blanche ?

C A P E L L O .

Ah ! vingt fois pour le dire

Ma bouche s'est ouverte , et vingt fois différé ,
 Cet aveu plus pénible en ma bouche est rentré.
 Ce n'est pas qu'un instant je me sois cru possible
 De vaincre un sentiment , qui toujours invincible ,
 Des forces qu'il épuise , accroissant son pouvoir ,

S'irrite par l'obstacle et par désespoir.
 Mais enfin votre aspect pour moi toujours sévère,
 L'apreté de mes moeurs et de mon ministère,
 Que sais-je ? l'embarras de ce coeur indigné,
 De fléchir sous un joug qu'il avoit dédaigné,
 Tout m'arrêtoit... Seigneur, c'est à vous de m'appren-
 dre,

A quel sort désormais Capello doit prétendre.
 Approuvez-vous ses voeux, ou ses voeux superflus,
 Ne sont-ils à vos yeux qu'un outrage de plus ?

CONTARINI.

Croyez-moi, Capello, loin qu'il soit un outrage,
 A la reconnaissance un tel aveu m'engage;
 Au repentir peut-être : et mon coeur éclairé
 Sur les préventions qui l'ont trop égaré,
 Impatient déjà que le sang nous unisse,
 Répare avec transport son aveugle injustice.
 Contarini jaloux, mais non pas envieux,
 Sur vos exploits d'ailleurs peut-il fermer les yeux ?
 Non : je connais, j'admire avec l'Europe entière,
 Cette ame tour-à-tour politique et guerrière,
 Qui, dans nos mers, l'effroi du crime palissant,
 Aux mers de l'Archipel le fléau du croissant,
 Du loin plus terrible étendit la puissance,
 De la mer de Venise à la mer de Bysance.
 Aimez, aimez ma fille ; et qu'à jamais garant,
 Du mutuel oubli d'un trop long différent,
 L'hymen qui réunit ma famille et la vôtre,
 De son commun éclat illustre l'une et l'autre.

CAPELLO.

Mais si le coeur de Blanche...

CONTARINI.

Ah ! si jusqu'à ce jour,
 Ce coeur fut étranger aux transports de l'amour,
 C'est qu'il n'a pas connu celui qui vous anime.
 Blanche aimera sans peine un héros qu'elle estime.
 Tandis qu'aux sénateurs vous allez vous unir,

De mes nouveaux projets je cours la prévenir.
Allez, ne doutez pas de son obéissance.

CAPELLO.

Ajoutez, s'il se peut, à ma reconnaissance,
En scellant au plutôt cette heureuse union. (*Il sort.*)

SCENE III.

CONTARINI, seul.

Tu peux t'en rapporter à mon ambition,
Unique et noble objet d'un si grand sacrifice :
Elle nous séparerait, qu'elle nous réunisse.
Tes aïeux, ton crédit, tes dignités, tes biens,
Tes nombreux partisans dont j'accroîtrai les miens,
La splendeur de ta gloire acquise à ma famille,
Voilà qui te répond de la main de ma fille.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

*Le théâtre représente un appartement du palais
de Contarini.*

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

BLANCHE, entends-tu ces cris ? ces cris qui , jusqu'aux
cieux ,

Portent de Montcassin le nom victorieux ?
De son triomphe encor mon ame est toute émue.
Jamais rien de plus beau n'avait frappé ma vue.
Quel spectacle , en effet ! Nos palais et nos mers
D'un peuple admirateur et chargés et couverts ;
Les prêtres , le sénat , le doge , la noblesse ,
Conduisant au milieu de la publique ivresse ,
Ce Français revêtu des marques de son rang ;
Publiant que les doits que leur transmet le sang
Des vertus une fois seront le privilège.
Jamais triomphateur eut-il pareil cortège ?
Et par plus de prudence et d'intrépidité ,
Jamais triomphateur l'a-t-il mieux mérité ?

BLANCHE.

Eh bien ! crois-tu qu'il m'aime ?

CONSTANCE.

Et comment ne pas croire,
Ma fille , à tant d'amour , prouvé par tant de gloire ?
D'abord , je l'avoûrai , je n'ai pu , sans trembler ,
De ton cœur ingénu voir la paix se troubler.
Ma tendresse est craintive encor plus que sévère.
Par mes soins , par mon lait , enfin je suis ta mère.

Mais le même intérêt qui devait redouter
Qu'un obscur étranger ne se fit écouter ,
Au faite des honneurs me force à reconnaître
Dans l'amant préféré celui qui devait l'être.
Ce jour te justifie.

B L A N C H E.

Oui , je sens à la fois ,
Et l'orgueil et l'amour justifier mon choix.
Ivre des sentimens que ce Français m'inspire ,
Oui , je sens que je l'aime autant que je l'admire ,
Oui , je sens que je l'aime autant qu'on peut aimer !
Et ce transport , qu'en vain je voudrais réprimer ,
Et l'entier abandon de ma douce existence ,
N'est en moi que justice et que reconnaissance.
L'excès de mon amour peut lui seul m'acquitter
De tout ce qu'un héros fit pour le mériter.
Hélas ! depuis long-temps j'étais moi-même atteinte
Du langoureux ennui dont il portait l'empreinte ;
Lorsque dans le dernier de nos doux entretiens ,
Dans ses propres tourmens il me peignit les miens ;
Et m'expliquant mon cœur qui s'ignorait lui-même ,
M'apprit que je l'aimais en m'apprenant qu'il m'aime.
Quel trouble involontaire est venu me saisir !
Dévorant à la fois ma peine et mon plaisir ,
Muette , je voulais déguiser mes alarmes.
Mais qu'il mes yeux baisés ne cachaiert pas mes larmes.
Sur mon visage en feu je les sentais rouler.
Sur ses tremblantes mains il les sentit couler.
Sur ses tremblantes mains dont il pressait les miennes ,
Mes larmes en torrent couraient chercher les siennes.
Involontaire avou que son cœur entendit ,
Auquel par des sermens son amour répondit.
Seremens qui s'exhalaient de ce cœur tout de flamme ;
Tels qu'ils étaient écrits dans le fond de mon ame ;
Seremens tout-à-la-fois proférés par nous deux.
„ Non , non , s'écria-t-il , mon sort n'a rien d'affreux !
„ Ah ! quand nous nous aimons qu'importe l'intervalle ,
„ Qu'avoit mis entre nous la fortune inégale !

„ Qu'importe chez vos grands l'orgueil vénitien,
 „ Pour qui sans les honneurs les vertus ne sont rien.
 „ Ne peut-on triompher de ces faibles obstacles !
 „ L'amour , de tous les tems fut fertile en miracles.
 „ L'amour que la fierté vient encore irriter ,
 „ Sûr de vous obtenir , l'est de vous mériter. “
 Tu sais si le succès passa son espérance.
 Mon pays fut deux fois sauvé par sa vaillance ;
 Ou plutôt , et j'en ai quelq'orgueil à mon tour ,
 Mon pays fut deux fois sauvé par notre amour.
 Ah ! tout à cet amour promet un sort prospère !
 Tout le lui doit au moins ; et sans doute mon père
 Dont l'éclat par le mien doit encor s'agrandir ,
 Au choix qu'il ignorait ne pourra qu'applaudir.

C O N S T A N C E .

Ma fille , ainsi que toi , je me plais à le croire ,
 Un père aussi jaloux de puissance et de gloire ,
 Ne refusera pas d'approuver aujourd'hui
 L'illustre hymen...

B L A N C H E .

On vient.

C O N S T A N C E .

C'est ton père.

B L A N C H E .

C'est lui.

S C E N E II.

CONSTANCE , BLANCHE , CONTARINI.

C O N T A R I N I .

AVEC étonnement vous me voyez , ma fille.
 Mais sans sacrifier l'Etat à ma famille ,
 J'ai cru pouvoir donner à l'intérêt du sang
 Ces instans dérobés au devoir de mon rang.

Sachez donc quel motif en ces lieux me rappelle,
Et ce qu'attend de vous ma bonté paternelle.
Je suis vieux. Dès long-tems votre frère au cercueil,
Emporta sans retour l'espoir de mon orgueil.
Vous seule, heureux appui de mon antique race,
Pouvez de ma maison réparer la disgrâce,
Sur les bords du tombeau pour moi prêt à s'ouvrir,
Par vous je veux renaître avant que de mourir.
Par vous, puisqu'il doit perdre un nom qui le décore,
Que sous un autre nom mon sang s'illustre encore.
A ces nombreux héros dont on vous voit sortir,
Je sais qu'un héros seul se pourrait assortir;
Aussi, pour vous donner, l'intérêt qui m'anime
En croit-il moins mon cœur que la publique estime.
Celui que nomme enfin le suffrage de tous,
Est l'époux que j'ai cru le plus digne de vous.

BLANCHE, (*vivement.*)

Je vous entends, mon père, et je promets d'avance
Un effort peu pénible à mon obéissance.
De mon destin jamais je n'eus qu'à me louer:
Mais, Seigneur, mais ce choix, et j'aime à l'avouer,
De mon timide cœur, prévenant la demande,
De toutes vos bontés sans doute est la plus grande.
Disposez de mon sort. Mais cet illustre époux,
Pourquoi donc en ces lieux n'est-il pas avec vous?

CONTARINI.

Sur mes pas à l'instant, ma fille, il doit s'y rendre.
On vient: c'est Donato.

SCÈNE III.

CONSTANCE, BLANCHE, CONTARINI,
DONATO.

CONTARINI

QUE venez-vous m'apprendre?

BLANCHE ET MONTCASSIN,

DONATO.

Au conseil à l'instant vous êtes attendu,
Seigneur.

CONTARINI.

Il me suffit. Vous m'avez entendu.
Obéissez, ma fille.

SCENE IV.

BLANCHE, CONSTANCE.

BLANCHE.

Ainsi donc tout s'empresse
A couronner les vœux que formait ma tendresse !
Constance, ainsi mon père, au gré de mon espoir,
Dans mon bonheur lui-même a placé mon devoir !
Viens donc, viens partager, toi que mon cœur adore,
Un bonheur qui sans toi n'est pas parfait encore !

SCENE V.

CONSTANCE, BLANCHE,
MONTCASSIN.

BLANCHE.

MONTCASSIN ! ô retour si long-tems attendu !

MONTCASSIN.

Blanche ! à moi-même enfin me voilà donc rendu !

CONSTANCE.

Que de gloire en tous lieux aujourd'hui vous devance !

BLANCHE.

Quel triomphe !

MONTCASSIN.

Ah ! crois-moi, c'est ici qu'il commence.

T R A G É D I E.

27

Libre d'un appareil qui n'a pu m'éblouir,
 Blanche, de mes succès je viens enfin jouir.
 Ces honneurs éclatans qu'à l'orgueil on prodigue,
 Et dont l'orgueil lui-même aisément se fatigue,
 De tant d'heureux travaux pour toi seule entrepris,
 Ne sont, tu le sais bien, ni l'objet, ni le prix.
 Du prix de la vertu ce peuple entier m'honore !
 Ah ! celui de l'amour m'est dû bien plus encore.
 L'amour fut mon espoir, s'il était mon appui ;
 J'ai fait tout pour lui seul, et j'attends tout de lui.
 Prévenant de l'orgueil les clameurs obstinées,
 A la même hauteur il met nos destinées.
 Parmi les noms fameux il a placé le mien,
 Il remplit mon serment, il réclame le tien.
 Que ce jour à demi ne me soit pas prospère !

B L A N C H E.

Connais donc, Montcassin, le projet de mon père.
 Nous n'avons plus de vœux à former désormais.
 Apprends...

C O N S T A N C E.

Un sénateur s'avance en ce palais.

M O N T C A S S I N.

N'est-ce pas Capello ?

S C E N E V I.

C O N S T A N C E, B L A N C H E,
 M O N T C A S S I N, C A P E L L O.

C A P E L L O.

S E I G N E U R... et vous, madame,
 Pardonnez ma démarche à l'amour qui m'enflamme ;
 A ce timide amour par vous-même enhardi,
 Alors qu'à ses projets vous avez applaudi.
 Instruit que votre aveu vient d'assurer encore

Le choix dont votre père en ce beau jour m'honore ,
 Ce choix inespéré qui , démenti par vous ,
 M'appellerait envain au rang de votre époux ;
 Je viens mettre à vos pieds , aux pieds de ce que j'aime ,
 Et ma reconnaissance , et mes biens , et moi-même.
 Ces biens , ces vains objets des fameux différens ,
 Qui n'ont que trop long-tems divisé nos parens ,
 Ils sont à vous , madame , avec mon ame entière.
 De vos aïeux , des miens , légitime héritière ,
 Achevez de combler vos bienfaits et mes vœux :
 Hâtez-vous de fixer le jour , l'instant heureux ,
 Qui dans les noeuds sacrés d'un auguste hymenée ,
 Doit réunir nos droits et notre destinée.
 Mais quoi ! vous vous taisez ! vous vous troublez ?

BLANCHE, à Constance.

Hélas !

Que répondre ?

CAPELLO.

Parlez.

CONSTANCE.

Né vous offensez pas

De ce trouble ingénu , d'une pudeur austère.
 Devant un étranger , seigneur , et loin d'un père ,
 Blanche , sans outrager ou vos droits ou vos feux ,
 Se peut effaroucher de vos premiers vœux.
 Peut-être deviez-vous...

CAPELLO.

Ce trouble qui l'honore ,
 Sans doute à mes regards doit l'embellir encore.
 Loin de m'en offenser , loin de vous accuser ,
 Madame , c'est à moi peut-être à m'excuser.
 Du plus léger retard , l'amour se désespère.
 Croyez-le cependant , malgré l'ordre d'un père ,
 Par d'importans devoirs au conseil retenu ,
 Mon coeur impatient se serait contenu ,
 Si j'avais pu , madame , en mon ivresse extrême ,
 Différer l'entretien désiré par vous-même.

TRAGÉDIE.

25

MONTCASSIN, *à part.*

Ciel !

CAPELLO.

Votre père ainsi me l'assurait du moins.
Et dois-je redouter le regard des témoins,
Quand de nos deux maisons l'union solennelle,
Du sénat tout entier doit être la nouvelle ?
Pardonnez toutefois...

BLANCHE, *troublée.*

Ah ! c'est trop demander,
Un pardon que vous seul avez droit d'accorder.
D'un cœur si généreux je l'obtiendrai sans doute.
Le ciel... qui me connaît... sait ce que je redoute...
Comme il sait si jamais je trahirai ma foi.
Un père la promet... autorisé par moi...
Sur mon sort tout entier permettez qu'il prononce ;
Par lui , dans peu d'instans, vous saurez ma réponse.

CAPELLO, *avec contrainte.*

Je l'attendrai , madame ; et je veux révéler
Le motif, quel qu'il soit, qui la fait différer,
Sûr qu'il ne peut blesser ni mon sang ni le vôtre.
Ce cœur digne à la fois et de l'un et de l'autre ,
A vous seule aujourd'hui s'en remet de mon sort.
Je l'attendrai , vous dis-je. Heureux qu'un tel effort
Vous apprenne à juger dans ce cœur trop sensible ,
L'excès du sentiment qui lui rend tout possible (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

CONSTANCE, BLANCHE, MONTCASSIN.

BLANCHE.

MONTCASSIN !

MONTCASSIN.

Je demeure interdit à la fois
De tout ce que j'entends , de tout ce que je vois ;
Mon malheur excepté , je n'y veux rien comprendre ;

D

Je n'y veux rien chercher ; je ne veux rien apprendre.

BLANCHE.

Montcassin !

MONTCASSIN.

Il suffit : je sais ce que je dois :

Mon coeur est éclairé. Je vous rends tous mes droits ;
Ces droits qu'en mon erreur je réclamais encore ,
Qui m'étaient chers, sans doute, et qu'à présent j'abhorre ;
Transportez-les, madame, à mon heureux rival.
Votre abandon fatal, votre amour plus fatal ,
Vos sermens et les miens , j'oublierai tout moi-même.
Et puisse-je oublier aussi que je vous aime !

BLANCHE.

Vous l'oubliez peut-être en ce commun malheur,
Cher et cruel objet d'amour et de douleur ,
A quels soupçons ! . . .

MONTCASSIN.

Eh bien ! détruit-le donc, cruelle.
Sauvez-moi du malheur de te croire infidèle !
Par amour , par pitié , détruis, si tu le peux ,
Un doute insupportable , outrageant pour tous deux.
Depuis quand ce rival si superbe et si tendre ,
Prétend-il un retour qu'il semble en droit d'attendre ?
Quel est cet hymenée , ou plutôt ce traité ,
Proposé par un père et par vous accepté ,
Quand vous parliez tous deux de couronner ma flamme ?
Si le parjure enfin n'entre pas dans votre ame ,
Pourquoi , par votre accueil , mon rival excusé ,
Moins que jamais encor sort-il désabusé ?
Parlez.

BLANCHE.

M'en croirez-vous dans votre trouble extrême ?

MONTCASSIN.

Parle , je t'en crois plus que la vérité même !

BLANCHE.

Mon coeur est ennemi du plus léger détour.
Je vous aime !

MONTCASSIN.

Et qui donc fait nos maux ?

TRAGÉDIE.

BLANCHE.

27

Mon amour.

Ce sentiment si doux qui t'a , dans sa constance ,
 Consacré tous les jours de ma tendre existence ;
 Qui fait battre mon coeur . si-tôt que je te voi ,
 Et dans le monde entier ne me fait voir que toi.
 Au gré de mes désirs , je me plaisais à croire
 Que par l'orgueil d'un père ébloui de ta gloire ,
 Notre hymen aujourd'hui se verrait assuré ;
 Quand mon père lui-même en ces lieux est rentré :
 „ J'ai fait un choix , dit-il , et vous êtes promise
 „ Au plus grand des héros dont s'honore Venise “
 Me parler d'un héros , n'est-ce pas te nommer ?
 Rassurée à ces mots qui devaient m'alarmer
 J'ai tout approuvé... tout Hélas ! tu sais le reste.
 L'amour seul a causé mon erreur trop funeste ;
 Il te crut sans rival ; et sans doute aujourd'hui ,
 Venise tout entière aurait cru comme lui.
 Sans pitié , toute fois , que ta vengeance éclate ,
 Imprudente , insensée , et non jamais ingrate ,
 J'ai trahi ton espoir , brisé notre lien ;
 Mais puis-je avoir voulu ton malheur et le mien ?

MONTCASSIN.

Jamais ! oh ! non jamais. C'est moi qui suis coupable.
 Je le vois , je le sens , au trouble qui m'accable :
 A ce trouble d'un coeur honteux , épouvanté ,
 Du doute injurieux qu'il a trop écouté.
 A ta fidélité , quoi ! j'ai fait cette injure !
 Quoi ! le plus tendre amour , la vertu la plus pure
 N'ont pu te garantir d'un odieux soupçon !
 Mon crime est , je le sens , indigne de pardon.
 Contre mon désespoir , mes prières , mes larmes ,
 Par ma rigueur enfin , je t'ai donné des armes ;
 Sois donc impitoyable et laisse-moi mourir
 Autant de mon amour que de mon repentir.

BLANCHE.

Calme le désespoir où ton coeur s'abandonne.
 Heureux qui se repent , plus heureux qui pardonne.
 Loin d'augmenter nos maux sachons les réparer.

D'autant plus rapprochés qu'on veut nous séparer ;
Unis par l'intérêt , l'amour et le courage ,
L'un sur l'autre appuyés faisons tête à l'orage.
Que dis-je ? ne peut-il encor se conjurer ?
Capello de mon choix croit envain s'assurer ,
Ce choix n'est pas le mien : je me flatte , j'espère ,
Qu'aux yeux de la nature , aux regards de mon père ,
Les droits qu'on a fondés sur l'erreur d'un moment ,
Ne sauraient l'emporter sur mon premier serment ,
Sur mon premier amour , sur cette douce flamme ,
La seule qui jamais puisse embrasser mon âme.

MONTCASSIN.

Non , ton père à nos vœux ne peut se refuser.
Hâte-toi , hâtons-nous de le désabuser.
Je pars : en quelque lieu que Montcassin le trouve ,
Il faudra qu'il m'entende , il faudra qu'il m'approuve ;
Qu'il rende à l'espérance , à l'hymen , au bonheur ,
Cet amour qu'un moment a flatté son erreur.
O Blanche ! il est ton père... et je ne saurais croire
Qu'il résiste à tes pleurs et peut-être à ma gloire.
Attends tout de ma flamme , attends tout de ma foi :
J'ai vaincu pour Venise , et je vaincrai pour toi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, CONTARINI.

CONTARINI.

J'AI revu Capello : cet illustre adversaire ,
Qu'enfin me concilie un hymen nécessaire ,
N'a plus à s'offenser que des retardemens
Opposés par vous seule à ses empressemens.
Qui peut vous arrêter lersque ma complaisance ,
Méritée aujourd'hui par votre obéissance ,
Permet à votre choix de fixer l'heureux jour
Qui doit récompenser tant de gloire et d'amour ?

BLANCHE.

Votre bonté sans cesse est présente à mon ame ,
Mon père ; et votre fille à vos pieds la réclame.

CONTARINI.

Parlez : ne craignez pas de l'inplorer en vain.

BLANCHE.

Aux autels , Capello recevra donc ma main ?

CONTARINI.

Elle y sera le prix de son amour extrême ,
Je le veux ; ou plutôt vous le voulez vous-même.

BLANCHE.

Ah ! loin de le vouloir je sens trop qu'à vos lois
Je tremble d'obéir pour la première fois.

CONTARINI.

Au moment d'épouser celui qui vous adore ,
Que craindre ?

BLANCHE.

Cet hymen.

BLANCHE ET MONTCASSIN,

CONTARINI.

Il vous plut.

BLANCHE.

Je l'abhorre.

CONTARINI.

Blanche, quel changement si peu digne de vous,
 Vous rend déjà contraire à vos vœux les plus doux ?

BLANCHE.

Gardez-vous d'y chercher l'effet d'un vain caprice,
 Mon père ; et révoquez par pitié, par justice,
 Ce triste engagement qui, fondé sur l'erreur,
 Fut formé par ma bouche et non par mon cœur.
 Quand vous aurez appris...

CONTARINI.

Lorsqu'une illustre chaîne

Va réunir deux noms que séparait la haine,
 Lorsque le même hymen qui dans ce jour nous rend
 Les importants objets d'un trop long différend,
 M'appuyant des amis d'un héros qui vous aime,
 Me permet d'espérer la dignité suprême ;
 Croyez qu'il m'étoit doux, en mes heureux projets,
 D'avoir concilié nos divers intérêts ;
 Et comme tout d'abord, m'engageoit à le croire,
 De couronner vos vœux d'accord avec ma gloire.
 Mais si, par un malheur qui m'indigne à prévoir
 Votre inclination combat votre devoir ;
 Mais au désir d'un seul, si l'avenir propice
 De l'un de nous, ma fille, exige un sacrifice,
 Sachez que vainement on l'attendrait de moi.
 Gardez-vous de penser que violant ma foi,
 Que bravant le courroux d'une maison puissante,
 Pimole aux vains desirs d'une fille inconstante
 Tant d'intérêts sacrés qu'il me faudrait trahir !
 Je sais vouloir : je veux ; vous saurez obéir.
 Il faut que sans délai cet hymen s'accomplisse.

BLANCHE.

Il me faut donc souscrire aux horreurs d'un supplice
 Qui, de mon existence embrassant tout le cours,

TRAGÉDIE.

35

Doit se renouveler à chacun de mes jours !
 Pouvez-vous l'ordonner, pouvez-vous, ô mon père !
 Vous si long-tems heureux , par mon heureuse mère ,
 Me contraindre à subir dans ce triste lien ,
 Un sort si différent et du votre et du sien.

CONTARINI.

Votre mère, il est vrai, charma mon existence.
 Mais je dus mon bonheur à mon obéissance ,
 Et les noeuds fortunés qui nous ont réunis ,
 Par le choix paternel avaient été bénis.

BLANCHE.

Eh ! Seigneur, quand ce choix justifia vos flammes ,
 Quel effort le devoir couta-t il à vos ames ?
 Il rapprochait de vous le but où vous couriez ,
 Et l'on vous ordonnait ce que vous désiriez.
 Mais si, loin de prescrire à votre amour docile
 Un effort aussi doux, un devoir si facile ,
 Du pouvoir paternel la redoutable voix ,
 Réprouvant, tout-à-coup ce choix, ce premier choix
 Dicté par la nature à tout être sensible ,
 A votre obéissance eût prescrit l'impossible ;
 Qu'auriez-vous fait alors ?... Alors, ah ! je le sens ,
 En proie au désespoir qui trouble tous mes sens ,
 Confessant vos erreurs, exhalant vos alarmes ,
 Aux pieds d'un tendre père arrosé de vos larmes ,
 Vous eussiez imploré contre ses droits jaloux
 Sa bonté que j'implore à vos sacrés genoux.

CONTARINI.

Auriez-vous fait un choix ?

BLANCHE.

Ah ! si mon coeur trop tendre
 A prévenu celui que je devais attendre ,
 Devant votre fierté, que je n'ai pu trahir ,
 De ma faute du moins puis-je m'enorgueillir.
 Proscririez-vous ce choix, vous qui dans ce jour même
 En admiriez l'objet presque autant que je l'aime ;
 Qui, l'élevant au rang des premiers citoyens ,
 Avez dans vos transports presque égalé les miens.

BLANCHE ET MONTCASSIN,

CONTARINI.

Imprudente ! achevez de me faire connaître
L'audacieux...

BLANCHE.

Seigneur , vous le voyez paraître.

CONTARINI.

Montcassin !... C'est assez. Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II.

CONTARINI, MONTCASSIN.

CONTARINI.

CITOYEN de l'Etat dont vous fûtes l'appui ,
Vous , qui réunissant la prudence au courage
Paraissiez étranger aux erreurs de votre âge ,
Au milieu de l'éloge et des transports de tous ,
Pourquoi m'obliger seul à me plaindre de vous ?

MONTCASSIN.

Moi !

CONTARINI.

Le ciel à mes vœux n'a laissé qu'une fille ,
Appui de ma vieillesse , espoir de ma famille ;
A toutes les vertus loin d'un monde trompeur
Je me flattai long-temps d'avoir formé son cœur ;
Je me flattais , sur-tout , qu'un intérêt contraire
Jamais de son devoir ne pourrait la distraire.
Je l'éprouve aujourd'hui pour la première fois.
Au seul nom de l'époux que lui garde mon choix ,
Je vois Blanche , interuite , éperdue , éplorée ,
Réclamer ma pitié , vainement implorée ,
Parler de noeuds plus saints , d'engagemens plus doux.
Un cruel l'a séduite , et ce cruel c'est vous.

MONTCASSIN.

Séduite ! vous croyez que d'un vil stratagème...

CONTARINI.

N'êtes-vous pas aimé ?

MONTCASSIN.

Je suis aimé, mais j'aime;
Mais vers Blanche emporté par un attrait vainqueur;
Je suis séduit comme elle et non pas séducteur!

CONTARINI.

Jeune homme, c'est ainsi que soi-même on s'abuse;
Que tous les attentats ont trouvé leur excuse.
Le plus vil corrupteur répugne à supporter
L'opprobre de ce nom qu'il aime à mériter.
Par de déguisemens trop semblables aux vôtres,
Il cherche à se tromper comme à tromper les autres.
Insuffisante adresse ! inutiles détours !
Un indice imprévu dément ses vains discours,
Et j'ai su démêler dans votre long silence,
De votre ambition la secrète espérance.

MONTCASSIN, *vivement.*

De mon amour, Seigneur : et si jusqu'à ce jour,
J'ai dans mon sein brûlant renfermé cet amour,
Si j'ai tû mon espoir, accusez ma franchise
Moins que les préjugés et les loix de Venise.
Vous êtes Sénateur, je n'étais qu'Etranger.
Ne savois-je donc pas que, sans vous outrager,
Bien plus, sans vous contraindre à m'outrager moi-même
Je ne pouvais parler de mon amour extrême.
Le sang patricien, s'il ne veut se souiller,
Au sang patricien doit ici s'allier.
Il fallait donc briguer ce privilège insigne,
Ou bien posséder Blanche en s'en rendant indigne ?
Je n'ai point balancé : mais c'est le fer en main,
Que j'ocai des grandeurs me frayer le chemin.
Sans outrager vos droits, je crus, et j'aime à croire
Que si l'amour pouvait me conduire à la gloire,
La gloire asservissant la fortune à mon cœur
Pourrait de même un jour me conduire au bonheur.
Le Sénat par le prix qu'il donne à ma vaillance,
N'a pas encor rempli ma plus douce espérance;
Sur les obstacles vains qui m'étaient opposés
Il me mène au bonheur ; mais vous en disposez.

Mais je ne l'obtiendrais en ce moment prospère,
Que s'il m'était permis de vous nommer mon père.

CONTARINI.

Seigneur, je puis en père, à vos vœux insensés,
Pardonner le mépris de mes droits offensés;
Mais non pas vous devoir cet honorable titre.
Du sort de Blanche en vain vous me croyez l'arbitre:
Depuis que par mon ordre elle a promis sa foi,
Son sort ne dépend plus ni d'elle ni de moi.

MONTCASSIN.

Et ne savez-vous pas quelle erreur l'a dequie?
Et ne savez-vous pas que seul je l'ai reçue
Cette foi tant jurée, et qu'en ce jour fatal
L'apparence un instant promet à mon rival?
Seigneur, je la reçus, quand cherchant dans l'absence
Un remède aux tourmens qu'augmentait sa présence,
Je vis mon désespoir éclater dans ses yeux,
Et ses premiers soupirs accuser mes adieux.
Seigneur, je la reçus, quand sa vertu sévère,
Fidèle à sa patrie, et soumise à son père,
Soumise au préjugé qui nous désespérait,
N'applaudit qu'à l'amant qui les respecterait.
Seigneur, je la reçus dans ce jour de victoire,
Lorsqu'enivré d'amour, d'espérance et de gloire,
Je me croyais heureux d'apporter à vos pieds
Les honneurs dont enfin mes efforts son payés.
Tels sont mes droits, seigneur, les plus sacrés peut-être.
Ils ne sont rien sans vous, daignez les reconnaître.
Confirmez ce lieu, qui dans vos jours vieillis;
Vous conserve une fille, et vous acquiert un fils.
Ou bien, cruel, ou bien, si votre ame insensible
S'obstine à commander un parjure impossible,
Voyez à quels efforts il faut vous préparer
Pour déchirer deux cœurs qu'en ne peut séparer.
Sachez qu'en frappant l'un, vous frappez aussi l'autre;
Qu'en répandant mon sang, vous répandrez le vôtre;
Et qu'enfin vos enfans verront leur dernier jour
Avant que votre haine ait vaincu leur amour.

CONTARINI.

Montcassin, ces éclats d'une fougue imprudente
N'ont rien qui m'attendrisse, ou rien qui m'épouvante;
Et vous vous abusiez quand vous avez compté
Par ces faibles moyens forcer ma volonté.
Rien ne peut la changer. Tandis que cette flamme,
Qu'un imprudent espoir entretient dans votre ame,
Avec ce même espoir va sans doute expirer,
Guerrier et magistrat, est-ce assez soupirer?
Plus sage désormais, si vous daignez m'en croire,
Vous tournerez les yeux du côté de la gloire;
Jouissez de ses dons, heureux et triomphant,
Et laissez-moi régler le sort de mon enfant.

MONTCASSIN.

Cruel, c'est cet enfant qui par moi vous implore.
Écoutez la nature, et soyez père encore.
D'un sinistre avenir, pour vous-même effrayé,
De trois infortunés prenez enfin pitié.
D'un fils à vos genoux exuacez la prière.

CONTARINI.

Vous avez entendu ma volonté dernière.

MONTCASSIN.

Je prétends vous fléchir.

CONTARINI.

Rien ne me fléchira.

MONTCASSIN.

Mais votre fille enfin...

CONTARINI.

Ma fille obéira.

MONTCASSIN.

Tant que j'existerai croyez-vous l'y contraindre.

CONTARINI.

Je vous entends: je vois ce qui me reste à craindre.
Je sais qu'en ce séjour par ma fille habité,
Votre présence attente à mon autorité,
Jurez-moi donc, jurez d'en respecter l'entrée,

36 **BLANCHE ET MONTCASSIN.**

Jusqu'au jour où ma fille , en son devoir rentrée ,
Et pour jamais soustraite à vos projets jaloux ,
Quittera ce palais pour celui d'un époux.

MONTCASSIN.

Moi le jurer ? jamais !

CONTARINI.

Souffrez que je l'espère.

MONTCASSIN.

Je suis l'amant de Blanche.

CONTARINI.

Et moi , je suis son père.

MONTCASSIN.

Au mépris de mes droits pouvez-vous demander ?...

CONTARINI.

Je ne demande plus ; je saurai commander.

MONTCASSIN.

Vous oseriez ?...

CONTARINI.

Sortez.

MONTCASSIN.

Ah ! cet excès d'outrage ,

Comme à ta cruauté met le comble à ma rage ;

Il force mon amour à rentrer dans ses droits.

Eh bien ! j'ai supplié pour la dernière fois.

(*Revenant sur ses pas.*)

Adieu... De mon destin tu n'es pas encore maître ;

Avant le jour fatal tu connoîtras peut-être...

Un tyran prévoit tout... Je te laisse à prévoir

Tout ce que peut tenter l'amour au désespoir.

SCENE III.

CONTARINI, seul.

Et toi , dans ce climat funeste à l'imprudence ,
Prévois , si tu le peux , jusqu'où va la vengeance.

A ses yeux vigilans ne crois pas échapper.
Je ne menace pas , mais je saurai frapper.
Mais je saurais saisir, sans mon pouvoir suprême,
Cet instant où le faible est terrible lui-même.
Quelqu'un vient : renfermons cet indiscret transport.

SCENE IV.

CONTARINI, CAPELLO.

CAPELLO.

Noble Contarini , je viens savoir mon sort.

CONTARINI.

De vos engagemens , seigneur , qu'il vous souvienn.

CAPELLO.

Quelle est la volonté de Blanche enfin ?

CONTARINI.

La mienne.

CAPELLO.

Elle a daigné souscrire à mes vœux les plus doux.

CONTARINI.

Je vous l'ai dit , seigneur , vous serez son époux.

CAPELLO.

Quel jour assignez-vous à cet hymen prospère ?

CONTARINI.

Le jour où délivré du poids du ministère ,
L'un de nous deux aura satisfait à la loi
Qui ferme à deux parens l'accès du même emploi.

CAPELLO.

Ne me flattez-vous plus d'une vaine espérance ?

CONTARINI.

Vous pouvez , Capello , croire à cette assurance.

CAPELLO.

Du doute injurieux qui m'a trop agité,
Que j'ai peine à passer à la sécurité !

CONTARINI.

Involontaire effet de cette inquiétude ,

Trop naturelle au cœur , qu'une triste habitude
 De toujours séparer l'espoir et le désir ,
 Fait douter du bonheur qu'il est prêt à saisir.
 L'impatience alors en notre ame agitée ,
 Par un reste de crainte est encore irritée.
 On voudrait dans son cours précipiter le tems ;
 On a compté les jours , on compte les instans.
 Semblable au désespoir , l'attente nous dévore ;
 Et tout près du bonheur on est à plaindre encore.
 Tel est votre tourment ?

C A P E L L O .

Ah ! quand votre bonté
 Sur mes secrets désirs règle sa volonté ,
 Quand pour me rassurer , votre indulgence extrême
 Fait plus que mon amour n'eût exigé lui-même ;
 A des soupçons encor dois-je m'abandonner ?

C O N T A R I N I .

Des soupçons ! ce discours a droit de m'étonner !
 Qui produit ces soupçons dont votre ame est saisie

C A P E L L O .

Faut-il vous l'avouer ?

C O N T A R I N I .

Parlez.

C A P E L L O .

La jalousie.

Je combats vainement ce funeste poison ;
 Il tourmente mon cœur , il trouble ma raison ,
 Il me consume , hélas ! trop justement peut-être..
 Car enfin l'embarras que Blanche a fait paraître ,
 Ce peu d'empressement à combler mes souhaits ,
 Que sais-je aussi ? l'aspect de ce jeune français ,
 Qui surpris , qui plongé dans un morne silence ,
 Semblait dans son dépit se faire violence ,
 Et du voile imposteur de la tranquillité ,
 Couvrir les mouvemens de son cœur agité..
 Si j'avais un rival... si celle que j'adore..
 Vous m'entendez , seigneur : il en est tems encore ;
 Je ne réunis pas dans mes transports jaloux ,

Aux fureurs de l'amant le pouvoir de l'époux.
 Dans ses égaremens mon coeur serait terrible ,
 Je le crains... je le sens... sage autant que sensible ,
 Prévenez les malheurs... qu'ai-je dit , insensé !
 Que deviendrai-je , hélas ! si j'étais exaucé.
 Non , par pitié , plutôt , hâtez , qu'il s'accomplisse
 Cet hymen qui lui seul finira mon supplice ,
 Qui vainqueur du soupçon , rendra seul à mon coeur
 Cette tranquillité qui sied à mon bonheur.

C O N T A R I N I .

Eh ! bien , mettons un terme au mal qui vous tourmente.
 Abrégeons les ennuis d'une trop longue attente.
 J'y consens , Capello. Sans appareil , sans bruit ,
 Venez me trouver au milieu de la nuit.
 Il est en ce palais une chapelle antique
 De notre auguste foi monument domestique.
 Devant les seuls témoins par l'usage appelés.
 Là , nos traités secrets peuvent être scellés.
 Là , Blanche à votre amour deviendra moins sévère ;
 Et vous la recevrez de la main de son père.

C A P E L L O .

Ah ! Seigneur ! ah ! comment reconnaître jamais... ?

C O N T A R I N I .

Votre bonheur , voilà le prix de mes bienfaits.
 Sur-tout qu'il soit couvert du plus profond mystère.
 Reprenons cependant les soins du ministère.
 Les dangereux projets qui nous ont menacés
 De ma mémoire encor ne sont point effacés ,
 Et j'aurois à rougir du nœud qui nous engage
 S'il portait à l'Etat le plus léger dommage.

C A P E L L O .

Tout n'est-il pas prévu ? Ces murs , grace à vos soins ,
 Ne sont-ils pas peuplés d'invisibles témoins
 Qui se mêlant aux jeux de la foule insensée ,
 Comme dans les discours lisent dans la pensée :
 Ils surveillent sur-tout ce lieu d'iniquité ,
 Ce palais où Bedmar , avec impunité ,

Fort du titre sacré dont sa tête est couverte,
 Au milieu de Venise en conspirait la perte.

C O N T A R I N I.

Autour de ce palais, redoutable, abhorré,
 Et du mien seulement par un mur séparé,
 Oui, j'ai multiplié l'oeil de la surveillance.
 La sûreté publique est dans la méfiance.
 Jour et nuit sur Bedmar que nos yeux soit ouverts,
 Déjà l'ombre obscurcit nos palais et nos mers.
 Le coupable se montre à cette heure propice
 Qui doit avec le crime éveiller la justice;
 Sortons donc de ces lieux pour n'y plus revenir
 Qu'appelés par les noeuds qui vont nous réunir.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente une chapelle particulière du palais de Contarini. L'autel est à droite des spectateurs, la porte d'entrée à gauche. En face, une porte ouverte laisse appercevoir une salle dont les fenêtres donnent sur le palais de l'ambassadeur d'Espagne. La scène est éclairée par une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

BLANCHE, que m'as-tu dit ?

BLANCHE, *une lettre à la main.*

Mon malheur est certain.

Au mépris de mon cœur on a vendu ma main.

Tiens, lis.

CONSTANCE, *après avoir parcouru la lettre.*

Bien promptement ton cœur se désespère !

BLANCHE.

S'il avait pu fléchir la rigueur de mon père,
L'infortuné, Constance, en ce pressant billet,
Me demanderait-il un entretien secret ?

CONSTANCE.

Ma fille ! et c'est ici que tu prétends l'attendre ?

BLANCHE.

Par-tout ailleurs, Constance, on pourrait nous surprendre.

A cette heure du moins cet asile est désert,

Et par ce côté seul sur le palais ouvert...

F

C O N S T A N C E.

Et s'il fallait d'un père éviter la venue ?

B L A N C H E.

Sur le palais voisin n'est-il pas une issue ?

C O N S T A N C E.

Dans quel nouveau péril serait précipité
 Ton malheureux amant dans sa fuite arrêté !
 Du ministre Espagnol un seul mur nous sépare.
 Pris en le franchissant...

B L A N C H E.

N'achève pas , barbare !

C O N S T A N C E.

Aux rigueurs de la loi tu ne peux trop songer.

B L A N C H E.

Il ne me reste donc que le choix du danger.
 Dans cet écrit tracé par sa main défaillante
 Lis de son désespoir la menace effrayante.
 Il veut cette entrevue , il meurt s'il ne l'obtient.
 En cédant à ses vœux quelqu'espoir me soutient,
 Je le verrai... Des maux dont la crainte nous presse ,
 C'est le moins assuré que choisit ma tendresse.

C O N S T A N C E.

Mettre ainsi ton amant par ta témérité,
 Entre une loi terrible et ton père irrité !
 Exposer à la fois son honneur et sa vie !
 Y peux-tu consentir ?

B L A N C H E.

Et toi , cruelle amie ,

Et toi , Constance , aussi , veux-tu donc augmenter
 L'effroi dont en secret je me sens tourmenter ?
 Insensible à ma peine , à ma plainte insensible ,
 Comme un père envers moi si tout est inflexible ,
 C'est du ciel désormais qu'il faut tout espérer.
 Avec les oppresseurs bien loin de conspirer
 Le ciel entend la voix du malheur qui supplie ,
 Et c'est dans sa bonté que je me réfugie.

(Elle se jette au pied de l'autel.)

TRAGÉDIE.

45

C O N S T A N C E.

Ingrate !

B L A N C H E.

A mon destin tu peux m'abandonner ?

C O N S T A N C E.

Si d'un pareil effort tu m'oses soupçonner ,
Sans doute je le dois..

B L A N C H E.

Refusez-moi , Constance ,
L'effort qu'à mon malheur devoit ton indulgence.

C O N S T A N C E.

Ton honneur , mon devoir permettent-ils ?..

B L A N C H E.

Eh bien !

Fais ton devoir , cruelle , et je ferai le mien.

C O N S T A N C E.

Où vas-tu , malheureuse ?

B L A N C H E.

Où le destin m'entraîne ,

Où ta rigueur me pousse.

C O N S T A N C E.

Imprudente !

B L A N C H E.

Inhumaine !

C O N S T A N C E.

Tu ne sortiras pas.

B L A N C H E.

D'un trop sensible amant ,
C'est assez prolonger l'attente et le tourment.

C O N S T A N C E.

Crois-moi..

B L A N C H E.

J'en crois le ciel qui m'éclaire et m'inspire.

C O N S T A N C E.

C'est le plus grand des maux que choisit ton délire.

B L A N C H E.

Ah ! le plus grand des maux est l'état où je suis.
 Montcassin... Chaque instant ajoute à ses ennemis ,
 Peut-être à ses soupçons !... tandis qu'en ta présence
 Je me consume en vain de son impatience.
 C'est trop tarder.

C O N S T A N C E, *tendrement.*

Ma fille !

B L A N C H E.

Eh bien ! que me veux-tu ?

C O N S T A N C E.

Te prouver ma tendresse en sauvant ta vertu.

B L A N C H E, *vivement.*

Constance ! ah ! le péril de plus en plus augmente !
 Qu'attends-tu pour céder aux larmes d'une amante ?
 Qu'un malheureux vaincu par ses pressentimens
 Se frappe en m'accusant de tes retardemens ?
 Qu'au pied de ce palais sa fureur assouvie
 N'offre à tes vains secours qu'un corps pâle et sans vie ?
 Par mes pleurs tant de fois de tes mains essuyés,
 Par ce mortel effroi qui m'accable à tes pieds ?
 Constance ! ah ! prends pitié d'une tête si chère,
 prends pitié de moi-même , et sois encor ma mère !

C O N S T A N C E.

J'ai voulu te sauver... je l'ai dû... je le dois...

Tu veux te perdre... Eh bien ! perdons-nous tous les trois.

S C È N E II.

B L A N C H E, *seule.*

Il va venir... il vient ! Nuit bienfaisante et sombre,
 Redouble autour de lui l'épaisseur de ton ombre.
 Et vous, marbres discrets où l'amour le conduit,
 Dérobez de ses pas et l'empreinte et le bruit.
 Loin de moi la terreur dont je me sens atteinte.
 Constance ! ah ! si le ciel justifiait ta crainte !...

S'il volait à la mort ! ... et j'ai pu le vouloir ! ...
Et j'ai pu l'ordonner ! ... Quel était mon espoir ?
A sa propre fureur j'ai voulu le soustraire ;
C'est donc pour le frapper par la main de mon père ! ...
Courons.

SCENE III.

MONTCASSIN, BLANCHE.

MONTCASSIN.

Tout est perdu.

BLANCHE.

Quoi ! plus d'espoir ?

MONTCASSIN.

Le sort

Ne nous laisse à choisir que la fuite ou la mort.

BLANCHE.

A cette extrémité sa rigueur m'a réduite !

MONTCASSIN.

Choisis sans différer.

BLANCHE.

Ou la mort ! ou la fuite !

MONTCASSIN.

Tu trembles ?.

BLANCHE.

Mon malheur n'est-il pas assez grand ?

MONTCASSIN.

Ton père t'offrirait un parti différent.

BLANCHE.

Ah ! c'est toujours la mort !

MONTCASSIN.

Fuyons donc.

BLANCHE.

Quoi ! sur l'heure ?

MONTCASSIN.

Peux-tu trop tôt quitter cette indigne demeure,
 Où l'unique intérêt est l'intérêt du rang,
 Où la voix de l'orgueil couvre la voix du sang,
 Où pour toi le devoir n'est plus que le parjure,
 Où ta flamme est un crime et la mienne une injure,
 Où prêt à t'accabler d'exécrables liens,
 On a vu d'un œil sec et tes pleurs et les miens.

BLANCHE.

Où veux-tu m'entraîner ?

MONTCASSIN.

Aux rives de la France.

Là de nos tendres cœurs finira la souffrance,
 Là l'hymen te promet, d'accord avec l'honneur,
 Quelque richesse encor, et sur-tout le bonheur.
 Viens donc.

BLANCHE.

S'il faut le fuir ce sol qui ma nourrie,
 Ta patrie à l'instant deviendra ma patrie.
 Je ne verrai pas sans un doux sentiment,
 Ce fortuné rivage où naquit mon amant.
 Oui, sur ces bords heureux si ton destin m'appelle,
 J'irai, mais fugitive, et non pas criminelle;
 Mais sans traîner la honte et l'horreur après moi;
 Et quitte envers mon père aussi-bien qu'envers toi.

MONTCASSIN.

Ton père ! et qu'en attend ta tendresse incertaine ?
 Qu'aux autels un parjure il t'envoie, et t'entraîne !
 Et là qu'à son caprice il ait pu t'écraser
 Des fers que tes efforts voudront en vain briser ?
 Imprudente ! ah ! fuyons le sort qui nous menace ;
 Nous le pouvons encor : le tems fuit, l'heure passe
 Et ramène à grands pas le jour et les douleurs :
 Fuyons ce nouveau jour et de nouveaux malheurs.

BLANCHE.

Entends-moi, Montcassin : tu sais si je partage
 L'opprobre et la douleur d'un refus qui t'outrage ;

Mais enfin ce refus peut-il en un moment
 Briser tous les liens d'un père et d'un enfant ?
 Est-ce un dernier arrêt, un ordre irrévocable ,
 Froidement prononcé par un juge implacable ?
 Au témoignage enfin de mon malheureux coeur ,
 Ai-je tout employé pour fléchir sa rigueur ?
 Non , non , je n'ai pas fait tout ce que j'ai dû faire.

MONTCASSIN.

Comment ?

BLANCHE.

Je l'attendrai ce redoutable père ;
 Il verra mes pleurs, il entendra ma voix ,
 Il entendra sa fille une dernière fois ,
 Réveiller dans son ame à mes cris déchirée ,
 La nature endormie et non pas expirée...
 S'il reste inébranlable à mes derniers efforts ,
 Je suis au désespoir... mais du moins sans remords.

MONTCASSIN.

Va , la nature est morte en son ame insensible ;
 A tout sentiment tendre il est inaccessible .
 Je l'ai trop éprouvé. Sans pitié , sans fureur ,
 Il ne sait que vouloir , et veut notre malheur.
 Et que pourra tenter ton imprudence extrême ,
 Qu'en vain mon désespoir n'ait employé lui-même ?
 Pour fléchir ce barbare , ai-je rien dédaigné ?
 Ne m'a-t-il pas vu même , et j'en suis indigné ,
 A sa fierté féroce asservissant la mienne ,
 Demander à ses pieds et ma vie et la tienne ?
 Un refus ironique et d'insultans mépris ,
 Des pleurs de ton amant voilà quel fut le prix.
 Et tu t'abaisserais à supplier encore
 Celui qui t'avilit dans l'être qui t'adore !
 Si tu le peux , tranchons des discours superflus ;
 Tu ne m'aimas jamais , ou tu ne m'aimes plus.

BLANCHE.

Ecoute ; en peu de mots je pourrais te confondre ,
 Mais ce n'est pas ainsi que je veux te répondre.
 Regarde : tu le vois sur cet autel sacré ,
 De notre auguste foi ce signe révééré ;

Ce Dieu qui m'enseigna le pardon de l'injure;
 Il lit au fond des cœurs ; il punit le parjure ;
 Il venge tôt ou tard le mépris des sermens ,
 Sur les époux , et même , ingrat , sur les amans.
 C'est lui qu'en ce moment j'appelle en témoignage
 De la fidélité que mon amour t'engage.
 Bénis du haut du ciel , Dieu qui veilles sur nous ,
 Cette foi qu'une épouse assure à son époux.
 Que si je la trahis , ta vengeance inflexible ! ...

MONTCASSIN, *vivement.*
 Va , ce n'est pas à toi de prévoir l'impossible ;
 Laisse-moi ces soupçons dignes de tes mépris.
 (*Avec enthousiasme et fléchissant un genou
 devant l'autel.*)

Toi , par qui nos sermens dans les cieux sont écrits ,
 Reçois ceux qu'un époux engage à son épouse !
 Ah ! s'ils pouvaient renaître en mon ame jalouse ,
 Ces odieux soupçons que j'ai trop écoutés ,
 Accable-moi , grand Dieu , de malheurs mérités ,
 De malheurs enfantés par ma propre injustice !
 De ma coupable erreur , prolongeant le supplice ,
 Punis-moi sans pitié jusqu'à mon dernier jour ,
 D'avoir un seul instant outragé tant d'amour !

(*Il se lève.*)

BLANCHE.
 Il n'exaucera pas cette affreuse prière !

MONTCASSIN.
 Blanche , de mes erreurs , pardonne la dernière.

BLANCHE.
 Je n'y vois que l'amour , pourrais-je t'en punir ?

MONTCASSIN.
 A ton gré désormais règle notre avenir.

BLANCHE.
 C'est dans ces sentimens que mon cœur te retrouve.

MONTCASSIN.
 Je me livre en aveugle au bonheur que j'éprouve.

TRAGÉDIE

49

BLANCHE.

Va-t'en, n'accable pas mon courage abattu.

MONTCASSIN, *avec abandon.*

Adieu : tu peux nous perdre à force de vertu.

BLANCHE.

Cette vertu, crois-moi, n'est que mon amour même.

MONTCASSIN.

Et toujours abusant de son pouvoir suprême,

Si ton père...

BLANCHE.

Demain j'accours te retrouver.

MONTCASSIN.

Demain ?... mais aujourd'hui que peut-il arriver ?

SCÈNE IV.

BLANCHE, CONSTANCE, MONTCASSIN.

CONSTANCE, *éperdue.*

FUYEZ ! voici l'instant que j'ai prévu.

BLANCHE.

Constance,

Mon père est de retour ?

CONSTANCE.

Vers ces lieux il s'avance ;

Il t'y fait appeler.

MONTCASSIN.

Qu'en faut-il augurer ?

CONSTANCE.

Sans délai, mes enfans, il faut vous séparer.

BLANCHE.

Va, mon cœur sera ferme autant qu'il est sensible.

MONTCASSIN.

Allons.

G

50 BLANCHE ET MONTCASSIN.

C O N S T A N C E.

De ce côté, la fuite est impossible,
Par trop de surveillans ce passage est fermé.

M O N T C A S S I N.

Eh bien !...

C O N S T A N C E.

Si de vertu ton amour est armé,
C'est par ce palais seul...

B L A N C H E.

Celui d'Espagne ! arrête :
La mort est sous tes pas.

M O N T C A S S I N.

L'opprobre est sur ta tête !
Ah ! Dieu ! je ne serais qu'un lâche suborneur.

(*A Constance.*)

Conduis-moi... (*Ils sortent par la porte du fond.*)

B L A N C H E.

Malheureux ! veille sur lui , ma mère !
Veillez sur lui , grand Dieu ! j'apperçois mon père !

S C E N E V.

C O N S T A N C E , B L A N C H E.

C O N T A R I N I , (*dans la coulisse.*)

A-T-ON mandé ma fille ?

B L A N C H E.

Oui , seigneur , la voici.

C O N T A R I N I.

Savez-vous quel motif nous réunit ici ?
Et puis-je enfin compter sur votre obéissance ?

B L A N C H E.

Je me rends à votre ordre apporté par Constance.

C O N T A R I N I.

Sans doute à vos devoirs vous avez réfléchi ?

TRAGÉDIE. 51

BLANCHE.

Mes prières, seigneur, ne vous ont pas fléchi ?

CONTARINI.

Il est tems d'obéir à mon ordre suprême.

BLANCHE.

Mon père, écoutez-moi !

CONTARINI.

Ma fille, à l'instant même,

Il faut de la raison entendre enfin la voix ;

Il faut serrer les noeuds que vous prescrit mon choix.

Tout le vent : l'intérêt, l'honneur vous le commandent.

Tout est prêt : le pontife et l'époux vous attendent ;

Ils vont entrer.

BLANCHE, avec fermeté.

Seigneur, eh ! pourquoi le cacher ?

Aucune autorité ne pourra m'arracher

Un serment dont mon cœur s'épouvante et murmure ;

Non, jamais cet autel ne me verra parjure.

CONTARINI.

A mes ordres ainsi vous désobéissez ?

BLANCHE.

A mes larmes ainsi vous vous endurecissez !

CONTARINI.

Tremblez si j'ai recours au moyen qui me reste.

BLANCHE.

La mort ! je la préfère à cet hymen funeste.

CONTARINI.

Le tems presse : abrégeons des discours superflus.

Ecoutez, frémissez, et ne résistez plus.

Du ciel, en tous les tems, la vengeance implacable,

A frappé tôt ou tard sur un enfant coupable.

BLANCHE.

Eh bien ?

CONTARINI.

Malheur à vous ! De ce cœur outragé,

De ce cœur paternel, l'honneur est engagé ;

52 **BLANCHE ET MONTCASSIN,**

Et si dans vos refus vous persistez , rebelle ,
 Vous couvrez mes vieux ans d'une honte éternelle :
 Mais sachez quel fléau vous attirerez sur vous.
 Ou l'heureux Capello deviendra votre époux ;
 Ou bien n'écoutant plus qu'une fureur sinistre ,
 Devant l'époux , l'autel , les témoins , le ministre ,
 Devant Dieu !... qui punit toute rébellion ,
 Je vous donne à jamais ma malédiction.

B L A N C H E.

Mon père , vous pourriez ?...

C O N T A R I N I.

Vous bravez ma colère ;

Braverez-vous le ciel ?

B L A N C H E.

Jamais , jamais , mon père !

C O N T A R I N I.

On entre . choisissez.

S C E N E V I.

CONTARINI, BLANCHE, CAPELLO ,
UN PRÊTRE, DES TÉMOINS, DES
DOMESTIQUES (avec des flambeaux.)

C O N T A R I N I.

MINISTRES des autels ,

Venez , et consacrez ces liens solennels ,
 Qui rendent un héros à ma noble famille.

(*A Capello.*) (*A Blanche.*)

Approchez-vous , mon fils : approchez-vous , ma fille.

L E P R Ê T R E.

Au nom du Dieu vivant , Blanche , promettez-vous
 De prendre Capello pour légitime époux ?

CONTARINI , d'un ton menaçant , mais contraint.
 Ma fille !

C A P E L L O.

Acceptez-vous la main que je vous donne ?

CONTARINI, avec le même ton.
Ma fille ! répondez.

BLANCHE.

La force m'abandonne.

Je me meurs. (*Elle s'évanouit dans les bras du prêtre
et de Capello, qui la placent dans
un fauteuil.*)

CAPELLO.

Blanche ! ô Ciel ! sur son front éperdu,
Seigneur, quel froid mortel soudain s'est répandu.

CONTARINI, avec inquiétude.
Ne craignez rien, seigneur.

CAPELLO.

Je ne suis pas le maître

Des soupçons qu'en mon cœur son trouble fait renaître.
Ce doute qui déjà l'avait fait hésiter,
A mes vœux jusqu'ici vient-il la disputer ?

CONTARINI, à demi-voix.
Modérez-vous, on vient.

SCÈNE VII.

CONTARINI, CAPELLO, BLANCHE, LE
PRÊTRE, PISANI, SUITE.

CAPELLO.

QUEL est le téméraire ?

CONTARINI, à demi-voix.
De nos justes arrêts, c'est le dépositaire.
Par-tout il peut entrer.

PISANI, bas à Contarini.

Un triste événement

Au tribunal des trois vous appelle à l'instant.

CONTARINI.

Quel est-il ?

BLANCHE ET MONTCASSIN,

PISANI.

A l'instant Montcassin vient d'enfreindre
Cette Loi que tout noble à jamais devait craindre.

CONTARINI.

Montcassin !

PISANI.

Prêt à fuir par des détours obscurs,
Du palais de Bedmar il franchissait les murs.
Au tribunal, Seigneur, il attend sa sentence.

SCENE VIII.

CONTARINI, CAPELLO, BLANCHE,
PISANI, CONSTANCE, Suite.

CONTARINI, *bas à Capello.*

SEIGNEUR, confions Blanche au secours de Constance.
Déjà renît la vie en ses sens égarés.
Bientôt nous renouerons ces nœuds plus assurés.

(*Haut.*)

Pontife et vous amis, veuillez avant l'aurore
Dans ce même palais vous retrouver encore.

(*à Capello.*)

Seigneur, la loi commande.

SCENE IX.

BLANCHE, CONSTANCE.

BLANCHE, *revenant à elle par degré.*

Où ! l'horrible sommeil !

L'épouvantable songe !

CONSTANCE.

Ah ! frémis du reveil !

BLANCHE.

Qu'ai-je vu ? Qu'ai-je fait ? Eclaircis ce mystère !

C'est devant cet autel, c'est en ce sanctuaire,
Qu'un époux, un pontife, un père menaçant...
Je crois entendre encor son redoutable accent...
L'amour m'a-t-il soustraite à cet horrible piège ?
Suis-je amante infidelle... ou fille sacrilège ?
Tu ne me réponds pas ?

C O N S T A N C E.
Malheureuse !

B L A N C H E.
Poursuis.

C O N S T A N C E.
Je n'en ai pas la force.

B L A N C H E.
Apprends-moi qui je suis.

C O N S T A N C E.
Des femmes à jamais la plus infortunée.

B L A N C H E.
Serait-il accompli cet horrible hymenée ?...

C O N S T A N C E.
Non, mais pour ton amour tout s'est évanoui.

B L A N C H E.
Que dis-tu ?

C O N S T A N C E.
Ton amant...

B L A N C H E.
Il est dans les fers ?

C O N S T A N C E.
Oui.

B L A N C H E.
En est-ce assez, Grand Dieu !

C O N S T A N C E.
Du palais homicide

Qu'il avait traversé d'une course rapide,
Déjà le malheureux avait franchi les murs ;
Quand tout-à-coup quittant ses asyles obscurs,
Des agens du Conseil la cohorte inhumaine,

A mes yeux effrayés, l'environne, l'enchaîne ;
Et voilé d'un manteau le porte au même instant ,
Au sanglant tribunal où son arrêt l'attend.

BLANCHE, *avec calme.*
Jel'y suivrai.

CONSTANCE.

Ma fille, et que prétends-tu faire ?

BLANCHE.

Je veux connaître aussi ce Conseil sanguinaire ?

CONSTANCE.

Bannis ce vain projet de ton coeur abusé.

BLANCHE.

Comme au forfait, j'ai droit au sort de l'accusé.

CONSTANCE.

L'on n'aura pas sitôt publié quel service...

BLANCHE.

Le Conseil connaîtra son crime et sa complice.

CONSTANCE.

Les trois inquisiteurs qu'y rassemble la loi ,
Comme du peuple en tier sont inconnus de toi.

BLANCHE.

Ils sont hommes au moins malgré leur ministère ;
Ils ont aimé... Sont-ils plus cruels que mon père ?

CONSTANCE.

Crains la publicité.

BLANCHE.

C'est mon unique espoir.

Contre l'abus qu'un père a fait de son pouvoir ,
L'opinion publique est mon dernier refuge.

Réveillée à ma voix , qu'elle entende et nous juge.

Et puis quel est le but de ce dernier effort ?

Revoir un malheureux et partager son sort.

En vain tu combattrais une si juste envie.

A mon honneur, Constance, il immole sa vie ;

Par son exemple instruite ou plutôt par mon coeur ,

S'il le faut à sa vie immolons mon honneur.

Faisons pour l'arracher à ce péril extrême ,

Faisons... ce qu'à ma place il aurait fait lui-même.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le théâtre représente le lieu de l'assemblée du conseil des Trois. Trois sièges noirs sont préparés pour les inquisiteurs, sur une estrade tendue de noir. Le greffier est placé au-dessous d'eux, devant une table. L'accusé se tient debout. La chambre est peu profonde, et sombre sans être obscure. Un voile noir ferme le fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTCASSIN, PISANI.

PISANI.

SE peut-il que la fin d'un jour si glorieux,
En criminel d'état vous conduise en ces lieux !
Vous à qui d'un complot on doit la découverte,
Vous vengeur de Venise, avoir tramé sa perte !
Non. Quoique Montcassin n'ait pas encor daigné
Confondre les soupçons dont il est indigné,
Jel'ai compris. La paix de ce front magnanime
Ainsi qu'à la faiblesse est étrangère au crime,
Et d'avance à mes yeux elle a justifié
Ce cœur par l'apparence en vain calomnié.

MONTCASSIN.

Quel est cet appareil terrible, funéraire ?

PISANI.

C'est du Conseil des trois l'appareil ordinaire.

MONTCASSIN.

Ce Conseil redoutable ici se réunit ?

P I S A N I.

C'est ici qu'il prononce , et c'est-là qu'il punit.
(*Il montre le voile du fond du théâtre.*)

M O N T C A S S I N.

Et les Inquisiteurs vont-ils bientôt paraître ?

P I S A N I.

Ils s'assemblent.

M O N T C A S S I N.

M'est-il permis de les connaître ?

P I S A N I.

Lorédan , Capello , Contarini.

M O N T C A S S I N.

Grands Dieux !

P I S A N I.

Vous vous troublez ! Ces noms vous sont-ils odieux ?
Trop souvent , il est vrai , deux vieillards trop rigides ,
Dans toute leur rigueur prendraient nos loix pour guides ,
Si dans ce tribunal dont la sévérité
Ne peut rien prononcer qu'à l'unanimité ,
Du sage Capello les vertus moins austères ,
Ne calmaient l'âpreté des autres caractères.
Espérez tout. Illustre autant que malheureux ,
Quels droits n'avez-vous pas sur son cœur généreux ?
Dans ce moment sur-tout est-il rien qu'il n'emploie
Pour finir un malheur qui vient troubler sa joie.
Et dans le tribunal s'il se fait votre appui ,
Contarini bientôt agirait comme lui.
Puisqu'il a pour fléchir ce juge trop sévère
Tout l'ascendant qu'un fils peut avoir sur son père.

M O N T C A S S I N.

Contarini , son père ! Ami , que dites-vous ?

P I S A N I.

Que Capello , de Blanche est devenu l'époux.

M O N T C A S S I N.

Et quand donc ?

P I S A N I.

Cette nuit.

TRAGÉDIE.

59

MONTCASSIN.

Votre erreur est extrême.

PISANI.

Je suis trop bien instruit.

MONTCASSIN.

Qui l'aurait vu ?

PISANI.

Moi-même,

A l'instant : car enfin je puis vous faire part

D'un secret qu'après tout je ne dois qu'au hasard.

Devant les seuls témoins appelés par l'usage,

Un prêtre bénissait le nœud qui les engage,

Lorsque j'ai pénétré dans l'asile écarté...

MONTCASSIN.

Blanche !

PISANI.

On vient.

MONTCASSIN.

(*Avec le plus profond désespoir.*)

Blanche !... Ah Dieux ! mon arrêt est porté.

PISANI.

Après de cette salle au Conseil réservée,

Allons du dernier juge attendre l'arrivée.

SCÈNE II.

CONTARINI, CAPELLO.

CAPELLO.

Pourquoi me révéler un secret si fatal ?

Pourquoi m'apprenez-vous qu'il était mon rival ?

Lorsque mon indulgence est son dernier refuge,

En amant irrité, pourquoi changer son juge ?

CONTARINI.

Sur celui que déjà vous osiez soupçonner,

Vous ai-je rien appris qui vous doive étonner ?

C A P E L L O.

Dès long-temps, il est vrai, le soupçon me dévore;
 Mais je le combattais; mais je doutais encore...
 Et qu'importe après tout son malheureux amour ?...
 S'il avait obtenu le plus léger retour,
 Par les ordres d'un père, à le trahir contrainte,
 Blanche eût-elle épargné la prière ou la plainte ?
 Mais ces délais, Seigneur, mais ce trouble mortel,
 Qui l'a précipitée aux marches de l'autel...
 Ne m'entendez-vous pas ?... De ce secret funeste,
 Pourquoi craindriez-vous de m'apprendre le reste ?
 Dans l'accablant malheur que je viens d'entrevoir,
 Qui n'ignore pas tout, aspire à tout savoir.
 J'en sais trop ou trop peu... Consommez votre ouvrage :
 A son dernier excès laissez monter ma rage :
 Dans ce coeur déchiré versez tout le poison,
 Qui doit me délivrer d'un reste de raison :
 Je le veux. Ce cruel que le crime nous livre,
 Ce traître est-il aimé ?

C O N T A R I N I.

Quel transport vous enivre ?
 D'un époux irrité quand vous avez les droits,
 Qui, moi ? j'augmenterais le trouble où je vous vois !

C A P E L L O.

Ah ! je vous épouvante. Ah ! si vous pouviez lire
 Dans ce coeur malheureux quel combat le déchire,
 Je vous ferais pitié bien plus, hélas ! qu'horreur ;
 Je suis homme enfin, j'aime et j'aime avec fureur ;
 Mais je n'ai pas perdu ma vertu toute entière.
 Oui, refusez-la moi cette affreuse lumière,
 Qu'implorait follement un amant éperdu.
 Un mot, et l'accusé peut-être était perdu !
 Ne le prononcez pas.

C O N T A R I N I.

En cette circonstance,
 La rigueur ne peut rien non plus que l'indulgence,
 Et l'accusé déjà condamné par la loi,
 Ne dépend en effet ni de vous ni de moi.

SCENE III.

LOREDAN, CAPELLO, CONTARINI,

PISANI, DONATO.

CONTARINI.

PLAÇONS-NOUS. [*Les juges s'asseyent.*]

I. LOREDAN.

Pisani, que l'accusé s'avance.

(*Pisani fait signe à Donato qui est resté à la porte, de faire entrer Montcassin.*)

SCENE IV.

CONTARINI, LOREDAN, CAPELLO,
MONTCASSIN, PISANI (*assis et écrivant
l'interrogatoire.*)

I. LOREDAN.

VOTRE NOM ?

MONTCASSIN.

Montcassin.

I. LOREDAN.

Votre pays ?

MONTCASSIN.

La France.

I. LOREDAN.

Votre rang ?

MONTCASSIN.

Aujourd'hui noble Vénitien.

I. LOREDAN.

Une loi redoutable à tout patricien,

62 **BLANCHE ET MONTCASSIN,**

Avec les envoyés des puissances diverses ,
Sous peine de la vie interdit tous commerces.
Vous la connaissiez ?

MONTCASSIN.

Oui.

LOREDAN.

Cependant cette nuit ,
Au palais d'un ministre en secret introduit ,
Vous l'avez transgressée ?

MONTCASSIN.

Il est vrai.

CAPELLO.

Quelle excuse

Peut alléger ce crime ?

MONTCASSIN.

Aucune.

CAPELLO.

Ou je m'abuse,

Ou vous n'agissiez pas sans un grand intérêt ?

MONTCASSIN.

Le crime est évident , le reste et mon secret.

CAPELLO.

Songez qu'un seul oubli dans cette circonstance
Peut en sévérité changer notre indulgence.

MONTCASSIN.

Je le sais.

CAPELLO, montrant le procès-verbal.

Aux aveux que cet écrit contient ,
Que supprimez-vous donc , ou qu'ajoutez-vous ?

MONTCASSIN.

Rien.

CAPELLO.

Songez qu'à ces aveux il vous faudra souscrire.

MONTCASSIN.

J'y suis prêt. (*Il signe.*)

LOREDAN.

Qu'un instant l'accusé se retire.

(*Pisani le conduit derrière le voile du fond.*)

SCÈNE V.

CAPELLO, LOREDAN, CONTARINI.

LOREDAN.

Vous avez entendu, nobles inquisiteurs.
C'est à vous de juger.

CONTARINI.

Croyez-moi sénateurs,

Devant ce tribunal je n'ai pas vu sans peine

Le jeune audacieux que la loi seule y mène.

Je n'ai pas oublié que sur le même front,

Qu'aujourd'hui déshonore un immortel affront,

Du soldat, du vainqueur, la couronne héroïque,

Hier se mariait à la palme civique.

Mais l'Etat qui fut juste envers son défenseur,

Pourrait-il ne pas l'être envers le transgresseur ?

Les lois sont devant nous : le peuple nous contemple :

Deux fois dans le même homme offrons un grand exem-
ple ;

Et qu'aux ambitieux ce jour laisse à penser,

Que nous savons punir comme récompenser.

Je prononce la mort.

CAPELLO.

La mort ! je dois le dire,

A votre avis, Seigneur, je suis loin de souscrire.

Craignons par cet arrêt au moins précipité,

D'égaliser l'accusé dans sa témérité.

Sans doute, en le perdant, nous servons la patrie ;

Mais si nous le sauvons, l'aurons-nous moins servie ?

Quels que soient ses aveux, avant que ma raison,

Dans sa témérité trouve une trahison,

J'aurai sur ses projets obtenu quelques preuves.

Le sort qui nous soumet à d'étranges épreuves,
 Un jour trop tard souvent se plaît à nous offrir
 Cette conviction que je veux acquérir.
 Je l'attendrai, Seigneur, avant que de résoudre,
 Si je dois condamner, ou si je puis absoudre.

L O R E D A N.

Et n'avez-vous donc pas entendu l'accusé ?
 Quand sur ses projets même il se fût excusé,
 Je suis loin de penser qu'il fût moins condamnable ;
 Qui transgresse la loi ne peut qu'être coupable.
 Quoi qu'il eût allégué pour affaiblir son tort,
 Alors comme à présent j'aurais voté la mort.
 Votez à votre tour, c'est moi qui vous en somme.

C A P E L L O.

Juge, il est toujours tems de condamner un homme,
 Mais non pas tems toujours de sauver l'innocent.

C O N T A R I N I.

Sur ce devoir, Seigneur, j'insiste en gémissant.
 Il faut voter.

C A P E L L O.

Exempt de remords et d'alarmes,
 Nul arrêt jusqu'ici ne m'a coûté de larmes.
 Je n'en veux pas verser.

L O R E D A N.

N'en verserez-vous pas,

Quand vous verrez les fruits de ces trop longs débats,
 De l'obstination par vous seul opposée,
 Aux rigueurs d'une loi désormais méprisée ?
 Au nom du bien public, de votre probité,
 Prévoyez quels malheurs suivraient l'impunité.
 Le rebelle, enhardi, rappelé dans nos villes,
 Le sénat avili par des lois inutiles,
 Les complots ranimés, et l'or des étrangers,
 Achetant nos secrets et payant nos dangers,
 Voilà ce que promet votre indulgence extrême.

Pour un audacieux qui s'accuse lui-même :
Voilà tous les malheurs dont vous me répondez.

C A P E L L O.

Magistrat, c'est à tort qu'ainsi vous confondez
Avec un vrai refus un délai nécessaire..

C O N T A R I N I.

Souffrez-vous, Capello, que ma voix vous éclaire ?

C A P E L L O.

Parlez.

C O N T A R I N I, *à part, à demi-voix.*

De votre cœur connaissez-vous l'état ?

Après la preuve, après l'aveu de l'attentat,
Vous n'hésiteriez pas à frapper un perfide ;
Si, juge d'un rival, votre vertu timide,
Ne craignait, en signant un arrêt mérité,
D'obéir à l'amour bien plus qu'à l'équité.
Criminel par vertu dans votre rang auguste,
Ainsi pour être grand vous cessez d'être juste.
Songez-y.

C A P E L L O.

Malgré moi mon cœur se sent troubler.

C O N T A R I N I, *d'un ton terrible.*

Songez-y, Capello.

C A P E L L O.

Vous me faites trembler.

SCENE VI.

CONTARINI, CAPELLO,
LOREDAN, PISANI.

C A P E L L O.

L'ACCUSÉ, Pisani, rompra-t-il le silence ?

I

66 **BLANCHE ET MONTCASSIN ,**

P I S A N I .

Constant dans ses aveux il attend sa sentence.

C A P E L L O , *avec douleur et surprise.*

Il ne se défend pas ?

P I S A N I .

La loi règle son sort ,

Dit-il.

C A P E L L O , *avec douceur et résignation.*

C'est donc la loi qui prononce sa mort.

Il hésite et signe en tremblant la sentence.

C O N T A R I N I , *examine Capello , et sitôt
que ce dernier a signé il dit bas à Pisani.*

La loi l'ordonne , allez , que l'arrêt s'accomplisse.

*(Pisani sort , et passe derrière le rideau , après
avoir reçu la sentence des mains de Loredan.)*

S C E N E V I I .

**C A P E L L O , L O R E D A N ,
C O N T A R I N I .**

C A P E L L O *(Pendant cette scène Contarini
et Lorédan signent la sentence.)*

L'INTERET général veut ce grand sacrifice ,
Je ne fais qu'accomplir la volonté des lois.
J'en suis épouvanté pour la première fois.

(à Loredan et Contarini.)

Tempérons leur rigueur en cette circonstance.
Différons jusqu'au jour l'effet de la sentence.
Le délai sera court. L'aurore n'est pas loin ,
Attendons jusqu'au jour , et peut-être...

SCENE VIII.

LOREDAN, CAPELLO,
CONTARINI, DONATO.

DONATO.

Un témoin,
Seigneur, sur l'accusé, son crime, et ses complices,
Apporte un nouveau jour et d'importans indices.

CAPELLO.

Qu'il paraisse.

(Donato fait entrer Blanche, et sort.)

SCENE IX ET DERNIERE.

LOREDAN, CAPELLO,
CONTARINI, BLANCHE voilée.

LOREDAN.

Une femme !

BLANCHE, se dévoilant.

Oui je viens à vos yeux.

CAPELLO.

Blanche !

CONTARINI.

Ma fille, ô Ciel !

BLANCHE.

Vous, ses juges ! Grands Dieux !

CONTARINI.

Juges, dans mon palais souffrez qu'on la ramène.

C A P E L L O .

Sans doute un grand effort en ce séjour l'entraîne.
Juges , ne troublez pas son intrépidité.

L O R E D A N .

Madame , expliquez-vous avec tranquillité.
Sur l'accusé , son crime et ses secrets complices
Vous nous avez promis de donner des indices.
Parlez.

B L A N C H E .

Sur l'accusé , soyez donc satisfait.
Son crime c'est l'amour , l'hymen fut son projet ,
Sa complice c'est moi.

C A P E L L O , *accablé.*

Vous !

C O N T A R I N I .

C'en est trop , perfide !
Quel que soit l'intérêt qui dans ces lieux vous guide ,
Dans vos lâches projets tremblez de persister.
Sortez du tribunal.

B L A N C H E .

J'ai le droit d'y rester.
Magistrat abusé , souffrez qu'on vous éclaire ,
Je suis devant mon juge et non devant mon père.

C A P E L L O .

Poursuivez , poursuivez.

B L A N C H E .

L'accusé cette nuit ,
Fut dans notre palais par moi-même introduit.
Là , pour calmer sa flamme inquiète et jalouse ,
Je m'engageais à lui par les sermens d'épouse ,
Devant ce même Dieu , devant ce même autel ,
Qui depuis... quand j'apprends , dans un trouble mortel ,
Qu'aux lieux d'où mon honneur veut qu'un imprudent
sorte ,

Mon père accourt suivi d'une nombreuse escorte.
Le palais de Bedmar , ce repaire odieux ,
Pouvait seul dérober sa fuite à tous les yeux ;
Plus puissant que la loi , dans ce moment funeste ,
L'amour l'y précipite , et vous savez le reste.

C O N T A R I N I.

Sans respect pour les nœuds qui doivent te lier ,
Devant ce tribunal est-ce assez publier
L'opprobre de ton père et ta propre infamie ?

(*Aux inquisiteurs.*)

Mais vous dont la prudence est sur-tout ennemie
Du détour inutile où l'on veut l'égarer ,
D'avec la vérité vous savez séparer
Le mensonge inventé pour sauver un perfide.
Songez , sur-tout , songez que la loi qui vous guide
Dans le rebelle ici frappant un suborneur ,
D'un père et du sénat vient de venger l'honneur.

L O R E D A N.

Tel est mon sentiment : il est irrévocable.

C O N T A R I N I.

Comme le mien.

C A P E L L O.

Et moi , dussé-je être coupable ,
Dût cet ordre , à forfait , par vous m'être imputé ,
Je défends que l'arrêt ne soit exécuté.

B L A N C H E.

Il serait condamné !

C A P E L L O.

Son péril est extrême ,
Mais on peut l'y soustraire.

L O R E D A N.

Eh quoi !

BLANCHE ET MONTCASSIN,

C A P E L L O.

Je cours moi-même,
A cet infortuné prêtant un sûr appui,
Me placer, s'il le faut entre la mort et lui.

B L A N C H E.

Je vous suis.

C O N T A R I N I.

Arrêtez.

C A P E L L O.

En vain tu les sépars.

Ils se réuniront.

(*Il tire le voile du fond. On aperçoit
Montcassin étranglé.*)

Dieux ! qu'ai-je vu ! barbares !

BLANCHE, *se jettant sur le corps de son amant.*
Montcassin ! Montcassin !

C O N T A R I N I.

Ma fille !

C A P E L L O.

Malheureux !

Tu n'en as plus !... Approche, et vois-les tous les deux
Semblables à la tombe insensible, immobile,
Qui contre tes fureurs va leur servir d'asyle.

C O N T A R I N I, *veut en vain relever Blanche.*
Ma fille !

C A P E L L O.

En paix, du moins, laisse-la sommeiller.
Pourquoi donc, insensé, voudrais-tu l'éveiller ?
Sais-tu quelque lien qui l'attache à la terre ?
Elle n'a plus d'amant, et n'eut jamais de père.
Père et juge assassin ! Dans ta férocité,
Ainsi tu te jouais de ma crédulité !

TRAGÉDIE.

71

Plus cruel que la loi dont tu me rends complice ,
 Ainsi pour l'assurer , tu pressais le supplice.
 Te te connais enfin... le voile est déchiré :
 Mais si j'eus part au crime , au moins je l'expierai.
 C'est peu que d'abdiquer mon sanglant ministère ,
 Je cours de tant d'horreurs dénoncer le mystère ;
 Et si l'âge présent m'entendait sans punir ,
 Ma voix retentira du moins dans l'avenir.
 Puisse un jour cette voix , éternisant vos crimes ,
 Susciter un vengeur à tant d'autres victimes ,
 A tant d'infortunés dans la fange enterrés ,
 Ou sous nos toits brûlans du soleil dévorés !
 Puissent les longs forfaits du pouvoir arbitraire
 Bientôt s'anéantir avec leur sanctuaire ,
 Avec ce tribunal entouré d'échafauds
 Où j'ai siégé moi-même au milieu des bourreaux !

Fin du cinquième et dernier Acte.



